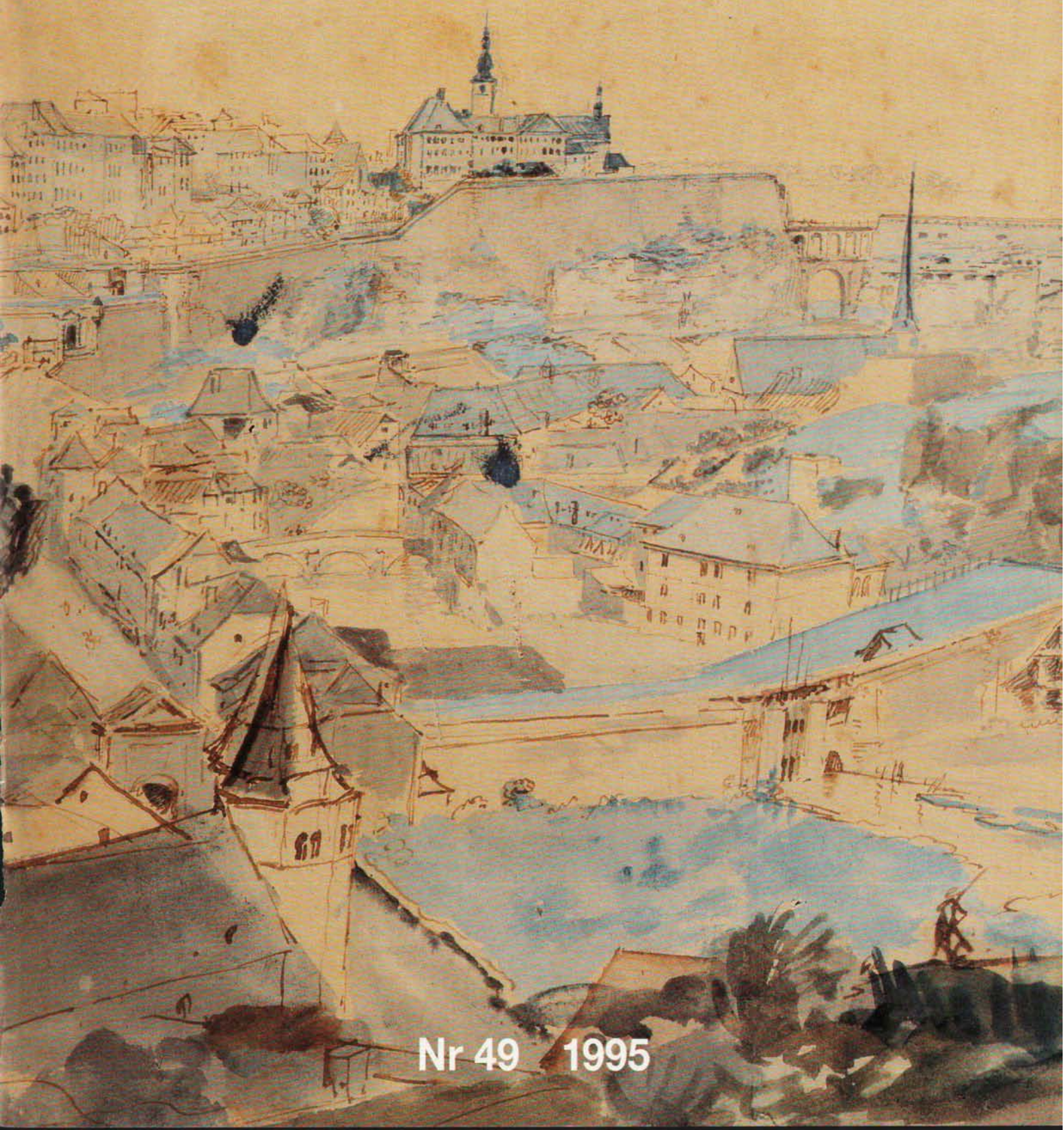


ons stad



Nr 49 1995

Halbzeit im Kulturjahr

Viens voir les comédiens, viens voir les musiciens: Mit der offiziellen Eröffnung der Zeltstad am vergangenen 5. Mai auf dem Heilig-Geist-Plateau zeigte sich das Luxemburger Kulturjahr erstmals so richtig von seiner folkloristischen Seite. Und als am selben Abend im fast vollbesetzten und bis zu 1.200 Menschen Platz bietenden Regenbogenzelt die *Nuit des Gitans* über die Bühne ging, mit Zigeunermusik der Spitzenklasse, gespielt von Ensembles aus Deutschland, Rußland und Rumänien, da war wohl endlich jene typische Volksfest-Stimmung erreicht, die die Verantwortlichen von *Luxembourg, Ville Européenne de la Culture* von Anfang an angestrebt hatten.

Sicher, die *Zeltstad* ist ein Provisorium und belegt auf's deutlichste die Tatsache, daß in unserer Hauptstadt immer noch ein akuter Mangel an geeigneter Infrastruktur für Konzerte, Ausstellungen und sonstige Kulturveranstaltungen herrscht. Immerhin aber hat uns das Kulturjahr Spontaneität und Improvisation abverlangt: So ist das alte Bürgerkasino in der *Enneschtgaass* zu neuem Leben erwacht, der ehemalige *Päerdsstall* auf dem Heilig-Geist-Plateau wurde zum Theatersaal umfunktioniert, und es ist kaum anzunehmen, daß diese beiden neuen Kulturstätten nach 1995 wieder eingemottet werden.



Aber vor allem die Restaurierung und Renovierung der historischen Architektur unserer alten Festungsstadt hat durch das Kulturjahr einen neuen Elan bekommen: Das Großherzogliche Palais und das Parlamentsgebäude erstrahlen in neuem Glanz, die *Wenzelsmauer* wurde restauriert, das Geschichtsmuseum der Stadt Luxemburg sieht seiner Einweihung entgegen, in Stadtgrund wird das Naturhistorische Museum bald in der Rue Munster einziehen können, es wurden kulturgeschichtliche Wanderpfade angelegt, und nicht zuletzt steht unsere Altstadt seit 1994 auf der Liste des Weltkulturerbes der UNESCO.

Apropos Geschichte: Im Kulturjahr 1995 jährt sich auch zum 200. Male die letzte Belagerung unserer Festung durch die französischen Revolutionstruppen, die die Österreicher vertrieben, das *Ancien Régime* beendeten und definitiv eine neue Zeit einläuteten, nicht nur in Luxemburg, sondern in ganz Europa.

Zu diesem *Bicentenaire* wurde eine interessante Ausstellung im Foyer des Theaters am Rond-Point-Schuman zusammengestellt, die am 7. Juni, dem Tag der Kapitulation, eröffnet wird. Und am selben Abend feiert dort ein historisches Theaterstück von Alain Atten – *D'Klèppele bei d'Tromm* – Premiere, das die Belagerung durch die Franzosen zum Thema hat. Ein guter Grund auch für *Ons Stad*, in der vorliegenden Nummer diese letzte *Franzousenzäit* einmal näher unter die Lupe zu nehmen.

r.cl.

Couverture:
La ville de Luxembourg
vers 1790
Aquarelle d'Alexandre Noël
(extrait)

(1)
ARTICLES DE LA CAPITULATION,
*Proposés par le Maréchal de BENDER, Gouverneur de Luxembourg,
pour remettre cette Forteresse à Monsieur le Général de
Division HATRY, Commandant les Troupes Françaises
devant la dite Place, aux Conditions suivantes.*

1^{re}. *Accordé.*

ART. 1^{er}. La Garnison sortira avec les honneurs de la Guerre, ainsi que tout ce qui tient au Militaire.

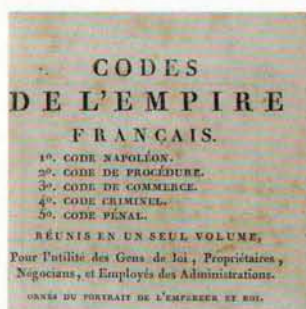
2^o. La Garnison sortira de la Place le troisieme jour après la signature de la Capitulation avec Armes, Bagages, Chevaux, Tambours battans, Mèches allumées, Drapeaux déployés, avec deux Pièces d'Artillerie de Cam-

2^o. La Garnison sortira de la Place le sixieme jour après la signature de la Capitulation avec Armes & Bagages, Caiffes, Chevaux, Tambours battans, Mèches allumées, Drapeaux déployés, avec deux pié-

2

L'héritage de la Révolution Française

„Les événements de 1795, marqués e.a. par la capitulation de la ville de Luxembourg devant les troupes révolutionnaires le 7 juin 1795 après un siège de plus de six mois, illustrent parfaitement l'appréciation de Jean Jaurès: «Il n'y a pas à proprement parler une révolution française, il y a une révolution européenne qui a en France son sommet». Une analyse historique de Mario Hirsch.



4

La ville de Luxembourg en 1795

„Quelle fut cette ville que la Révolution Française ajouta à la longue liste de ses conquêtes? Les historiens Guy Thewes et Danièle Wagener se sont penchés sur cette question.

8

Alte und neue Bürger: Das städtische Bürgertum an der Schwelle einer neuen Zeit

„Liberté, justice, égalité! Mit viel Mühe versuchen die neuen Beamten und ihre wenigen luxemburgischen Sympathisanten, die Bevölkerung von der befreienden Wirkung der neuen Ideen zu überzeugen.“ Eine Dokumentation von Marie-Paule Jungblut.



11

**De Fräihäätsbam am Klouschter
Er wurde vor 200 Jahren in Itzig gepflanzt
von Änder Hatz**

12

**Die Post des Feldmarschalls
Eine geschichtliche Rekonstruktion von Alain Atten**

15

**Im Stadttheater:
„D'Klëppele bei d'Tromm“**

Colette Mart über das historische Schauspiel von Alain Atten, das die französische Belagerung zum Thema hat und das am kommenden 7. Juni, dem 200. Jahrestag der Kapitulation der Festungsstadt, im Neuen Theater Premiere feiert.

16

Deutsch oder Französisch?

Ein „Abreißkalender“ von Baty Weber aus dem Jahre 1938.

I-XII

**pages intercalées
Di giel Säiten**

- Aktioun Bambësch
- Le nouveau système d'enlèvement des ordures ménagères
- Le service senior de l'AFP
- Formation des adultes
- Bibliothèque municipale: nouvelles acquisitions

17

D'un bicentenaire à l'autre

Un aperçu historique pas trop sérieux de Claude Frisoni



18

**Témoins du siège de la ville de Luxembourg en 1795:
Les monnaies obsidionales
par Raymond Weiller**

20

**Le dernier magistrat
par Fernand G. Emmel**

22

**De Ruckels Pier an d'Knätzelkätt
Die Luxemburger und der Geist der Französischen Revolution**

Ein renitenter Beitrag von René Clesse

24

Ecrire Frallemand à Luxe-en-Bourg

Ein sprachpolitischer Exkurs von Mars Klein

**Ons Stad Nr 49 - juin 1995**

Périodique édité par l'administration communale de la Ville de Luxembourg paraissant 3 fois par an

Tirage: 41.500 exemplaires
Distribution gratuite à tous les ménages de la Ville de Luxembourg
La revue ne peut être vendue.

Conception générale: Henri Beck
Coordination: René Clesse
Photos: IMEDIA, Marcel Schroeder, Marie Mirgain
© Photothèque de la Ville de Luxembourg (F. Bury, J.-P. Fiedler)
Dessins: Pit Weyer
Layout: Dieter Wagner
Photocomposition: Imprimerie Joseph Beffort, Luxembourg
Imprimé sur les presses de l'Imprimerie St-Paul S.A., Luxembourg

26

Mam Velo an d'Schwäiz

Eng Avant-Première vun engem Kapitel aus dem Roger Manderscheid sengem neie Roman *Hunnegsuckeler. Geschichten aus de fofzeiger Joren.*



28

Mord in der Zeltstadt

Ein satirischer Kurzkrimi von Jacques Drescher

30

Stater Chronik

32

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Eine Serie von Henri Beck

33

Trésors du Musée J.-P. Pescatore

par Georgette Bisdorff



1789

L'héritage de la Révolution française

Les événements de 1795, marqués e.a. par la capitulation de la ville de Luxembourg devant les troupes révolutionnaires le 7 juin 1795 après un siège de plus de six mois, illustrent parfaitement l'appréciation de Jean Jaurès: „Il n'y a pas à proprement parler une révolution française, il y a une révolution européenne qui a en France son sommet". Ce jugement vaut certes pour les Pays-Bas hollandais et pour les Pays-Bas autrichiens (la Belgique actuelle, dont le Luxembourg faisait partie intégrante), mais certainement pas pour le duché de Luxembourg qui a subi ces événements plutôt que de les appeler de ses vœux. Notons toutefois que le Magistrat de la ville s'empressait de faire bonne mine au mauvais jeu en adressant le message suivant au conquérant, le général Hatry:

„Vous voilà donc vainqueur d'une des plus fortes villes de guerre de l'Europe; le Magistrat de Luxembourg, les treize Maîtres représentant la Commune bourgeoise de cette ville assistés de leur syndic Vous félicitent à ce sujet, espérant que dans le traitement, la Nation française aura égard à la Cherté des Vivres que les habitants ont du Se procurer pendant le Blocus et aux autres pertes énormes déjà faites. Vous ne devez pas douter, Monsieur le Général que la bourgeoisie de Cette ville sera aussi attaché à la République

française qu'elle l'a été à la Maison d'Autriche; à ce sujet elle a donné des preuves non équivoques lors de la dernière prise faite de Cette ville en l'an 1684."

Le 1^{er} octobre 1795, la Convention décréta l'annexion des Pays-Bas autrichiens à la France. Suite à cette décision, la ville de Luxembourg devenait le chef-lieu du département des Forêts.

Cette période est décrite comme celle de la paix conquérante par les historiens de la Révolution française. C'était en effet une paix réalisée par le biais d'annexions et de conquêtes. Il s'agissait non seulement de protéger le territoire national, mais aussi de se procurer des avantages économiques. Les administrations françaises installées à Bruxelles pour la Belgique, à Aix-la-Chapelle pour la Rhénanie, imposèrent l'assignat pour leurs réquisitions. Les indemnités de guerre imposées aux Provinces-Unies procuraient de même des recettes appréciables à la République exsangue. Ces développements inspirèrent cette formule à Albert Soboul: „La guerre commençait non seulement à nourrir la guerre, mais encore à pourvoir la nation."

Au printemps de 1794 les troupes françaises avaient réussi à se regrouper face à l'ennemi extérieur. Elles prenaient l'offensive sur tous les fronts. Le 25 juin 1794, l'armée du

Nord remportait une éclatante victoire sur les troupes autrichiennes à Fleurus. Cette victoire fut suivie de l'occupation de la Belgique pendant l'été de 1794 et des Provinces-Unies pendant l'hiver suivant. La rive gauche du Rhin, à l'exception de Mayence, retomba aux mains des armées républicaines. A la même époque, les troupes révolutionnaires pénétraient en Espagne. Ces victoires finirent par ébranler la coalition formée par l'Espagne, l'Autriche, la Prusse et la Russie. L'un après l'autre, les souverains d'Europe composaient avec la République française, à commencer par la Prusse, qui la reconnaissait dans le traité de Bâle (6 avril 1795). L'avènement d'une République batave ranima les espoirs des patriotes allemands, suisses et italiens. La République batave signa la paix le 16 mai 1795, tout en concluant une alliance offensive et défensive avec la République française. Rappelons à ce sujet qu'à la veille de la Révolution française, des troubles avaient déjà éclaté dans les Pays-Bas hollandais et dans les Pays-Bas autrichiens (la Belgique actuelle). Les événements de 1789 en France avaient d'ailleurs incité les patriotes belges à s'insurger contre le régime autrichien (révolution brabançonne).

Les armées révolutionnaires, y compris l'armée de Sambre et Meuse, qui opérait sur le

territoire du Duché de Luxembourg et qui était responsable de la prise de Luxembourg, vivaient difficilement, et souvent au jour le jour, de réquisitions. Ces réquisitions ont créé, entre la population et les soldats, une certaine animosité.

Les problèmes suscités par l'annexion des Pays-Bas autrichiens, dont le Luxembourg, ont donné lieu à certains phénomènes de rejet, qui se sont amplifiés lorsque la conscription fut introduite dans les territoires annexés. Ainsi, vers 1799, "l'esprit public", sans tendre à la révolte générale, était assez peu favorable à l'annexion. En témoigne la "guerre des paysans" de 1798, qui s'étend dans le département des Forêts et dans la plupart des départements des Pays-Bas belges.

On manque toutefois d'études fouillées sur l'abolition du régime féodal, sur la vente des biens nationaux et sur l'évolution de la structure économique et sociale pendant la période révolutionnaire dans nos contrées pour déterminer si oui ou non la population a bénéficié de l'annexion française. Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que la période française, qui s'étend de 1795 à 1815, marque dans nos régions la fin de l'ancien régime et l'ouverture sur la modernité. Que cela ait été imposé par en-haut, ne change pas grand'chose à ce constat. C'est donc bel et bien une époque charnière de notre devenir national. Nous avons bénéficié un peu malgré nous de l'œuvre réformatrice de la Révolution française, même si par après un retour en arrière, une restauration aient été opérés.

Parmi les principaux acquis de la Révolution française sur notre territoire, l'on relèvera tout d'abord la liquidation de l'Ancien Régime et de ses institutions. Avec l'écroulement du régime seigneurial-féodal disparaît aussi la prééminence sociale des anciens nobles et seigneurs. Cette œuvre s'accompagne d'une véritable révolution sociale: en abolissant les survivances du servage, elle libère l'homme; en abolissant les droits féodaux, elle libère la terre. Avec le servage et les droits féodaux sont abolies toutes les entraves (corporations, jurandes, privilèges, banalités), les monopoles qui empêchaient la concurrence ou le libre choix, toutes les réglementations restrictives qui paralysaient l'initiative.

En faisant table rase de toutes les survivances féodales, en affranchissant les paysans des droits seigneuriaux et des dîmes ecclésiastiques, en détruisant les monopoles corporatifs et en unifiant le marché national, la Révolution française marque à coup sûr une étape décisive de la transition du féodalisme au capitalisme. Elle rend ainsi possible l'instauration d'un Etat moderne, qui répond aux intérêts économiques et sociaux de la bourgeoisie. L'ascension et l'affirmation de cette classe est le principal résultat de la Révolution, chez nous tout aussi bien que dans les autres régions touchées par le phénomène. La bourgeoisie a très vite compris que ses intérêts coïncident avec l'esprit et le mouvement de la



Révolution, ceci d'autant plus que les révolutionnaires ont apporté à l'exercice des libertés, à l'application des principes d'égalité, des restrictions à l'avantage de la bourgeoisie et au détriment d'autres classes. Il en est ainsi de la notion du cens pour différencier les citoyens, notamment en matière de droits politiques.

Malgré ces restrictions au profit de la bourgeoisie montante, la Révolution proclame en droit et instaure en pratique l'égalité civile. C'est la fin des privilèges. Aux charges qui constituaient l'imposition traditionnelle, la Révolution substitue un système de contribution proportionnelle aux ressources, aux possibilités de chaque citoyen. Elle instaure également l'égalité devant le devoir militaire avec la conscription, mais aussi l'égalité pour l'accès aux emplois civils et militaires en supprimant la vénalité des offices.

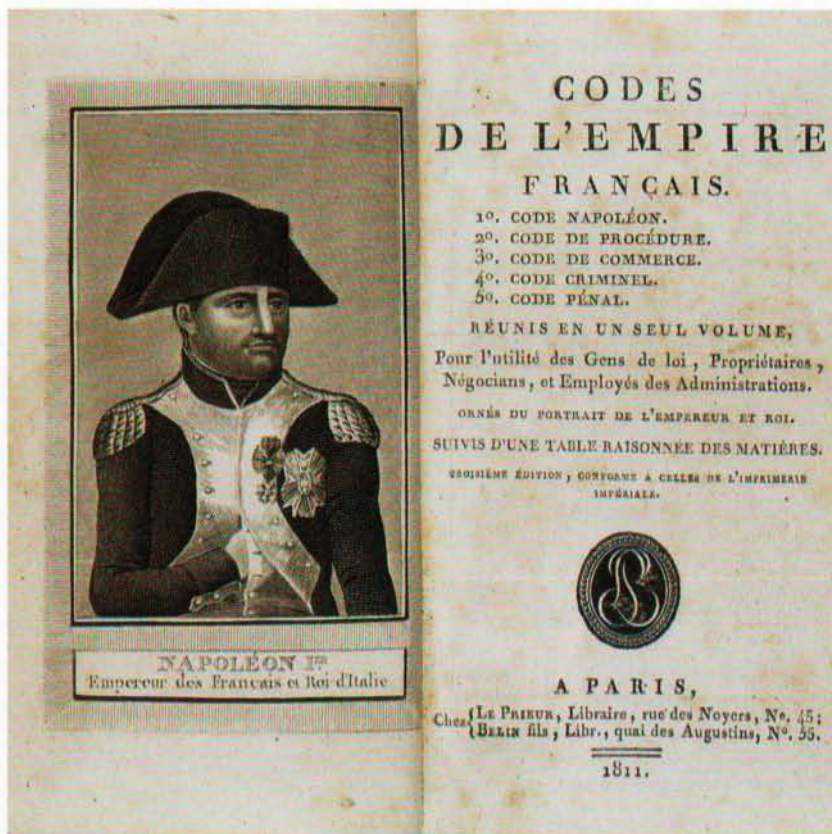
Dans le domaine religieux, la Révolution rompt totalement avec le passé. Le clergé perd son statut, ses privilèges et se voit même dépouillé de ses attributions dans la société

civile: l'état civil lui est retiré et transféré aux municipalités, ses biens sont confisqués. La vente des biens nationaux a essentiellement profité à la bourgeoisie. Avec Bonaparte, certaines de ces mesures sont corrigées. Dès 1801, avec la signature du Concordat, l'Eglise se voit à nouveau reconnaître un rôle officiel, qu'elle doit cependant partager avec les autres cultes.

Dans le domaine juridique, les réformes sont encore plus profondes et plus durables. L'année 1804 est marquée par l'introduction du Code Napoléon, qui constitue encore aujourd'hui la base de notre Code civil. Cet important travail de codification est complété quelques années plus tard par un Code de Commerce et un Code pénal, qui constituent également jusqu'à nos jours l'essentiel des règles qui gouvernent notre société.

On le voit donc: l'héritage de la Révolution française reste important. Celle-ci a jeté non seulement les fondements du Luxembourg contemporain en contribuant à l'émergence de la bourgeoisie. On peut aussi affirmer que chez nous comme ailleurs les séquelles de la Révolution ont précipité la prise de conscience de l'appartenance à une communauté nationale, libérée de la loyauté monarchique. Elle a en tout cas contribué puissamment à faire du nationalisme un sentiment plutôt progressiste, ce qui sera tout au long du XIX^e siècle un facteur important dans l'évolution des sociétés européennes.

Mario Hirsch





Vue de Luxembourg vers 1790 d'Alexandre Noël (Musée National d'Histoire et d'Art)

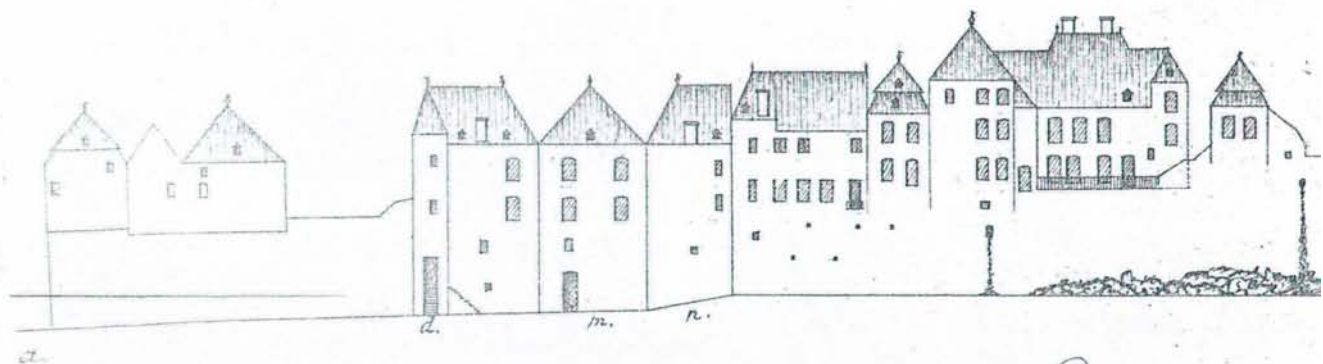
Les campagnes victorieuses de l'année 1794 avaient donné à la France la maîtrise des territoires situés sur la rive gauche du Rhin. Cependant deux places fortes résistaient à l'avance des troupes révolutionnaires: Mayence et Luxembourg. Le 21 novembre 1795 le général français René Moreaux investit la forteresse de Luxembourg avec une armée de plus de 25.000 hommes. La garnison autrichienne commandée par le vieux feld-maréchal de Bender de même que la population civile se trouvaient coupées du plat-pays. Le blocus de la ville allait durer plus de six mois. Au printemps 1795 les réserves de farine et de bois de chauffage s'épuisèrent alors que l'espoir de voir une armée de secours

venir délivrer les assiégés s'estompait au fil des jours. Affamés, les soldats commencèrent par abattre les chevaux pour distribuer leur viande. Le 30 mai de Bender réunit un conseil de guerre qui décida à l'unanimité la reddition de la place. Après quelques tractations qui devaient permettre à la garnison autrichienne de sortir de la forteresse avec les honneurs de la guerre, la capitulation fut signée le 7 juin au quartier général français de Itzig. Au moment où la dernière colonne autrichienne quitta la ville, les troupes et les représentants de la République firent leur entrée triomphale. Leur premier soin fut de planter sur la place d'Armes un „arbre de la liberté”.

Quelle fut cette ville que la Révolution française ajouta à la longue liste de ses conquêtes? En vantant la valeur militaire de Luxembourg, Carnot la compare à la citadelle de Gibraltar. Un autre Français, le dessinateur et arpenteur Boitard, souligne dans sa description aussi les charmes plus paisibles de la petite bourgade. „La ville de Luxembourg proprement dite est assez jolie, la plupart des rues sont larges et bien percées et les maisons sont de trois et mêmes quatre étages bâties en pierre et couvertes en ardoise, la Place d'Armes est formée d'un carré long, ombragé sur trois faces d'une double rangée de tilleuls et sur la quatrième est un corps de garde qui fait vis-à-vis à une fontaine publique d'une forme octo-

La Ville de Luxembourg en 1795

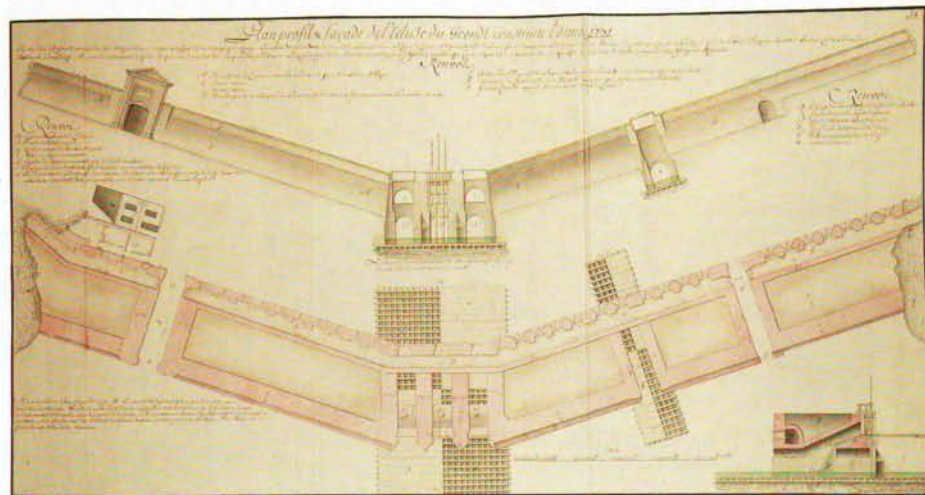
Développem.



Grâce au Nempereur

gone." Brosser un tableau d'une ville il y a deux cents ans, n'est pas une chose facile. Les représentations originales et fidèles, datant de cette époque, sont très rares. Il existe quelques gravures ayant comme sujet la prise de Luxembourg par les troupes révolutionnaires et qui font apparaître la silhouette de la ville reléguée à l'arrière-plan. Deux dessins à la plume rehaussée d'aquarelle et de gouache, portant la signature d'un artiste inconnu Noël, offrent une vue sur Luxembourg à partir des hauteurs de Clausen d'une part et de Verlorenkost de l'autre. Puis, plus inattendus, plusieurs croquis que Johann Wolfgang von Goethe a laissés comme témoignage de son séjour dans la forteresse du 13 au 21 octobre 1792. La rareté des représentations visuelles s'explique sans doute par le fait que les autorités de la garnison ont voulu préserver le secret militaire en interdisant l'édition et la diffusion de plans. Vue sous cet angle, même la représentation artistique pouvait devenir suspecte. Néanmoins nous possédons une source d'une exceptionnelle richesse qui restitue l'image de la ville dans sa réalité d'il y a deux cents ans. Il s'agit du plan-relief conservé à Paris et dont une copie est actuellement exposée au Cercle municipal. En 1802, Martin Boitard, employé au Dépôt des Plans en Relief à Paris, fut envoyé à Luxembourg avec la mission de faire „les dessins de toutes les façades, des isles des maisons, des cours et jardins" et ceci dans le but de réaliser une maquette de la ville à l'échelle de 1:600 qui prenne place dans une collection déjà commencée sous Louis XIV.

Sur le plan relief tout comme sur les autres représentations, les ouvrages militaires dominent. En 1795 Luxembourg compte indéniablement parmi les principales forteresses en Europe et mérite pleinement son nom de Gibraltar du nord. Le dispositif défensif en place est en grande partie l'oeuvre des Autrichiens. De 1684 à 1688 Vauban avait commencé à renforcer les premiers bastions espagnols et à fortifier les hauteurs du Pfaffenthal et du plateau Bourbon. Mais ce furent les ingénieurs autrichiens qui au cours du 18^e siècle



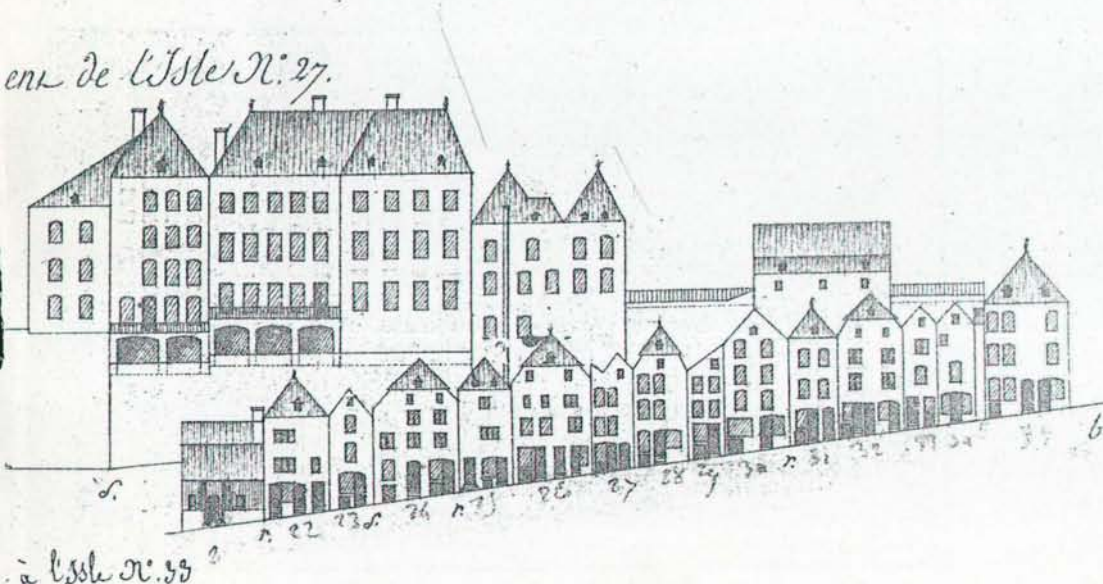
L'écluse du Grund (Atlas des bâtiments militaires)

ont ajouté des enveloppes et des lunettes et ont multiplié les forts extérieurs. Ils ont creusé 42 chambres d'artillerie dans les flancs de la vallée de la Pétrusse et ont perforé le Bock d'un réseau de casemates. En dessous de la forteresse visible il y avait désormais une forteresse souterraine, formée de galeries, de contre-mines et de casemates à l'abri des bombes ennemies. Outre des ouvrages plus classiques, les Autrichiens avaient construit trois écluses dans les vallées de l'Alzette et de la Pétrusse, accentuant ainsi le caractère infranchissable du fossé naturel qui entourait la ville des côtés est et sud. L'écluse Bourbon permettait d'inonder la vallée de la Pétrusse jusqu'à Hollerich, l'écluse du Grund de mettre sous

Les Autrichiens avaient construit trois écluses dans les vallées de l'Alzette et de la Pétrusse, accentuant ainsi le caractère infranchissable du fossé naturel qui entourait la ville des côtés est et sud.

eau la vallée de la Pétrusse et la vallée de l'Alzette jusqu'à la Pulvermühle et l'écluse de Mansfeld de noyer Clausen.

Le plan-relief évoque ce qu'a été le formidable carcan étoilé de bastions et de demi-lunes qui a jadis enfermé la ville ouverte aujourd'hui. Celle-ci fut d'un accès pénible. Le voyageur qui venait d'Arlon devait contourner le front de la plaine pour pénétrer par la Porte-Neuve. Quelqu'un qui approchait Luxembourg par le sud devait descendre dans le Grund pour remonter ensuite la rue Large vers le Marché-aux-Poissons. L'habitat se concentrait à l'intérieur des remparts où l'espace non encore bâti commençait à se faire rare. Les restrictions du rayon militaire interdisaient les



La rue Large en 1802, dessin de Martin Boitard (Musée des Plans-reliefs, Paris)

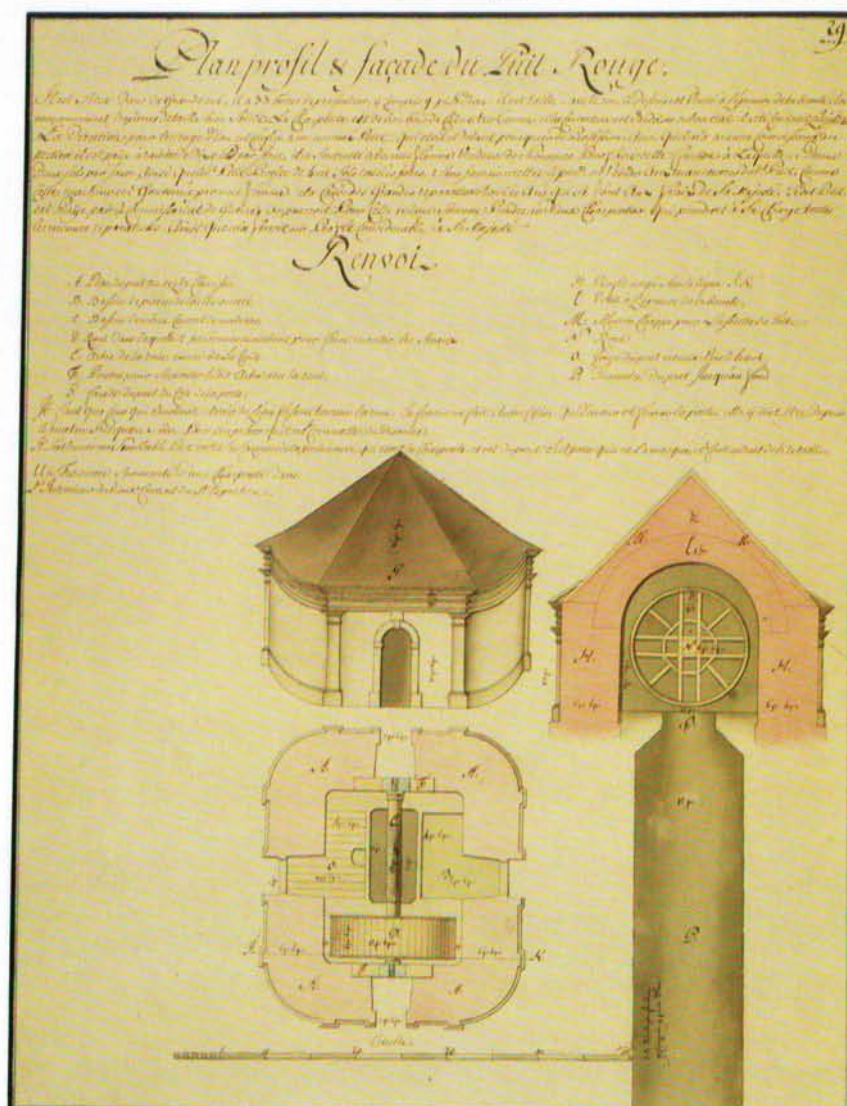


Plan manuscrit de la forteresse au 18^e siècle (Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg)

constructions à proximité du glacis et empêchaient dès lors une extension de la ville au delà des ouvrages de fortification. A l'intérieur de la forteresse les militaires et la population civile vivaient côte à côte. Alors que les hommes de la troupe dormaient dans les casernes, les bourgeois avaient l'obligation de loger les officiers avec leur famille chez eux. En 1787 les habitants avaient protesté en vain contre la promiscuité excessive en insistant que „le logement gêne la construction de maisons et expose les enfants en sortant du sein de leur mère à la corruption du soldat”.

Mais plus que le logement militaire ce fut la question de l'eau qui conditionnait la vie des habitants. Le problème de l'eau se posait différemment selon qu'on habitait dans la ville haute ou dans la ville basse. L'approvisionnement était assez aisé dans le Grund et le Pfaffenthal situés le long des rivières et au pied des falaises d'où jaillissaient des sources. Plusieurs fontaines alimentaient les habitants en eau. Aussi la basse ville abritait-elle les activités qui dépendaient de l'eau comme matière première ou comme source d'énergie. Meuniers, tanneurs, brasseurs, teinturiers et tisserands s'installèrent au bord de la rivière dans laquelle étaient également évacuées les eaux usées de la ville. Le Grund et le Pfaffenthal étaient devenus les quartiers industriels de Luxembourg où vivaient surtout des artisans et des journaliers. La ville haute bâtie sur le roc n'avait pas de sources. L'eau potable fraîche devait être transportée par des porteurs depuis la vallée jusque dans la ville haute. Il y avait le „Waassermann” comme il y avait la laitière. Pour la cuisine, la toilette et tous les autres usages du ménage les gens se servaient de l'eau des citernes dans lesquelles on

Le Puits Rouge (Atlas des bâtiments militaires)



recueillait la pluie des toitures. Les plans de la ville indiquent plusieurs puits. Mais les puits du Château, du couvent des Franciscains et du monastère du Saint-Esprit étaient privés. Celui des casernes de la Porte-Neuve était réservé aux besoins de la garnison. Il restait seulement deux puits, celui de la Place d'Armes et le Puits Rouge de la Grand-Rue, ouverts à l'usage du public. A l'intérieur de la maisonnette qui les enveloppait, l'installation consistait en une grande roue en bois dans laquelle plusieurs soldats marchaient pour faire remonter les seaux remplis d'eau.

Dans la plupart des rues de la ville se côtoyaient des habitations modestes, suites de maisons étroites parfois interrompues par des édifices plus importants et plus riches. Dans cette forteresse à l'étroit on peut s'étonner de la surface occupée par les églises, les couvents et leurs refuges. Les Bénédictins de Neumünster, les Capucins, les Récollets, les Dominicains, les religieuses de Sainte Elisabeth et les Chanoines de la Congrégation de Notre-Dame possédaient des bâtiments conventuels plus ou moins étendus à l'intérieur des remparts. L'église et le monastère des Franciscains aujourd'hui complètement disparus étaient le plus beau sanctuaire de la ville. Les plus illustres personnalités tel le comte de Mansfeld ou le gouverneur Beck s'y faisaient enterrer. Les dimensions de ce couvent dont dépendaient de vastes jardins restent sensibles dans le tissu urbain là où aujourd'hui se trouve le plus grand espace vide du centre ville, la place Guillaume. Seules quelques demeures nobiliaires pouvaient tenter de rivaliser avec l'opulence architecturale des propriétés ecclésiastiques. Un des plus splendide hôtel particulier était la



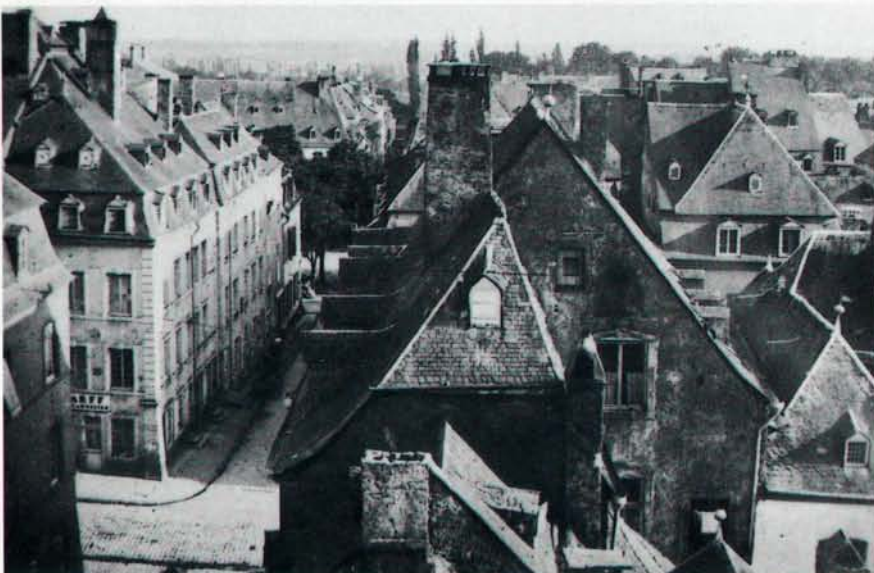
maison de style baroque appartenant à la famille de Mareschal de Bâle, située coin rue Philippe II et rue Notre-Dame. Démolie en 1952, son portail d'entrée a été intégré dans la cour du nouveau bâtiment (actuellement Ministère de l'Education Nationale). Un autre exemple était la demeure spacieuse des comtes de Wiltz, située dans la rue du Saint-Esprit et aujourd'hui occupée par l'Administration des bâtiments publics. Lorsqu'en 1794 les troupes révolutionnaires encerclaient la forteresse, les de Custine de Wiltz s'enfuirent en Allemagne après avoir caché leur vaisselle et leurs bijoux sous le plancher de l'hôtel. Quelques mois plus tard les Français étaient entrés dans la ville et imposaient à la population une

lourde contribution de guerre. Le maçon qui avait enfoui l'argenterie trahissait alors le secret. Le trésor des comtes de Wiltz valait bien 600.000 livres. La somme fut utilisée pour payer l'impôt.

Le nouveau régime français allait apporter peu de modifications à l'architecture de la ville. Par contre beaucoup d'immeubles changeaient de propriétaire. Par la loi du 15 fructidor an IV (1^{er} septembre 1796), le Directoire supprima les ordres religieux. Les bâtiments conventuels devenaient des biens nationaux. Le couvent des Franciscains fut utilisé comme magasin militaire puis comme marché aux blés. L'abbaye de Neumünster accueillait la prison et la gendarmerie. La propriété des personnes qui avaient émigré, fuyant devant la Révolution, fut également confisquée et vendue aux enchères. Les nouveaux notables et riches bourgeois acquirent les anciens refuges et maisons nobiliaires qui leur offraient un cadre de vie en accord avec leurs aspirations sociales.

Guy Thewes
Danièle Wagener

La "Kuelegaass", aujourd'hui prolongation de la rue des Capucins, en 1865
(Photothèque de la Ville de Luxembourg)





Luxemburg (Lützelburg) eine der stärksten Festung in Europa ist die Haupt Stadt des Herzogthums gleichen Namens in den Niederlanden 2 Meilen von der Mosel, 6 von Trier, und 8 Meilen von Metz, welches der Fluß Elbe bespült. Das Herzogthum Oester. Antheil hat 23 Städte und 1108 Dörfer in sich. In der Stadt sind dreyerley Judicia. Das sehenswürdigste ist das neue Münster das ehemalige Jesuiten Kloster, der Fürstl. Pallast, das Rathhaus worinnen Land und Hoff Verichte gehalten, und die Kanzley genennet wird nebst vielen prächtigen Kirchen. Außerhalb der Stadt ist der prächtige erbaute Mannsfeldsche Pallast zu bewundern. Seit 1713 ist dieses Herzogthum ununterbrochen Oesterreichisch geblieben. Anno 1790 wurde diese Stadt der Hann. mit 40 000 k. k. Leopoldischer Truppen, die gegen die rebellischen Brabanter gebraucht wurden. 41

Alte und neue Bürger: Das städtische Bürgertum an der Schwelle einer neuen Zeit

Am Sonntag, den 7. Juni 1795, kapituliert die Festungsbesatzung der Stadt Luxemburg nach einer mehr als sechsmonatigen Belagerung. Die österreichischen Truppen verlassen die Stadt mit allen militärischen Ehren. Die französischen Revolutionstruppen ziehen ein – eine neue Zeit beginnt. Wie haben die Bürger der Stadt und insbesondere die gebildeten unter ihnen eine Zeit erlebt, die sich sogar in einer Umbenennung der Monatsnamen und Jahreszahlen niederschlug?

Gegen Ende des sogenannten „Ancien Régime“ sind alle berufstätigen, christlichen Bürger in einer der dreizehn Zünfte der Stadt organisiert. Jede Zunft, auch jene, die die Allerärmsten – die Tagelöhner – vertritt, hat ihren Schutzheiligen. Der heilige Nikolaus im Fall der Tagelöhner, Fuhrleute, Pferdevermieter, Gärtner, aber auch der Bierbrauer, wacht über die Mitglieder. Einmal im Jahr finden sich die Zunftbrüder zu einer Prozession zu Ehren ihres Patrons zusammen und pilgern in die Kirche, in der ein Altar ihrem Schutzheiligen



Prozessionsschild der Krämerzunft 1781
(Musée National d'Histoire et d'Art)

geweiht ist. Ein eigenes Zunfthaus besitzen nur die Krämer. Die Zunft regelt die Ausbildung der Gesellen, setzt Maßstäbe, was die Qualität der Produkte anbelangt, und kümmert sich um die Witwen und Waisen der verstorbenen Mitglieder.

Steingutbrenner wie die Brüder Boch aus Dienenhofen fallen schon gegen Ende der alten Zeit aus dem traditionsgebundenen Rahmen und gründen mit einem kaiserlichen Ausnahmezeugnis 1767 außerhalb der Festungsmauern eine Steingutmanufaktur. Händler wie Jules-Joseph-Antoine Pescatore verdanken ihren Reichtum dem Handel mit der österreichischen Garnison: Wein, Schnaps, Tabak, Seife... Eine Tabakspinnerei, in den Räumlichkeiten einer Mühle, die Pescatore vor den Toren der Stadt erbt, trägt zu seiner Vielseitigkeit bei.

Die gebildeten Bürger treffen sich mit Vorliebe im privaten Kreis. So empfängt der ehemalige Ständerat François-Xavier Merjai den Münsterabt Paquet, den Ratspräsidenten De Gerden, den Künstler der Orval-Abtei

Abraham Gilson, die Brüder Mohr de Waldt und einige andere auserlesene Gäste in seiner reichen Bibliothek, um sich mit ihnen über Literatur und Philosophie zu unterhalten.

1770 wird die Militärloge der „Parfaite Union“ gegründet, in der Offiziere, Adlige und einige Bürger gemeinsam auf Gleichheit beruhende philanthropische Ideale der Aufklärung pflegen. Die Sankt-Sebastianus-Bruderschaft, Vorläufer des Schützenvereins der „Arquebusiers“, ist die einzige öffentliche, standesübergreifende Vereinigung der Stadt und somit auch ein wichtiger Träger der allgemeinen Geselligkeit. Anlässlich der Schobermesse ziehen die Brüder feierlich aus der Stadt zum Messeplatz, wo ein Preisschießen stattfindet. Den Festzug begleiten Hammel, als Belohnung für den glücklichen Schützenkönig. Die Treffsicherheit der Sebastianus-Schützen ist bekannt. Die freiwilligen Jäger, die unter der Leitung von Baron von Boland den kaiserlichen Truppen 1795 leider erfolglos zur Seite stehen, stammen aus den Reihen der Sebastianus-Schützen. Die Schützen-Bruderschaft überlebt den Einmarsch der französischen Revolutionsvertreter ebenso wenig wie die Zünfte. Die neue Verwaltung löst die Überbleibsel einer Epoche, mit der sie abgerechnet hat, auf. Die Nostalgie in den Reihen des Kleinbürgertums schlägt sich 1864 noch einmal in einem Sechshundertjährigen Jubelfest zur Gründung der ersten Zünfte nieder.

Die neue Zeit bricht im ehemaligen Herzogtum und in seiner Haupt- und Festungsstadt mit Kriegssteuern, Beschlagnahmungen, Zwangsversteigerungen und gewaltsamen Eingriffen in die gewohnte Verwaltungspraxis



Baron von Boland, Kommandant des Freiwilligenkorps (Musée National d'Histoire et d'Art)

Diplom der Freimaurerloge der „Parfaite Union“



Frère Abraham Gilson



PLACE DE LUXEMBOURG.

LIBERTÉ,



ÉGALITÉ.

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

EXTRAIT des registres des délibérations du Directoire exécutif.

Du 2 Brumaire, an 7 de la République Française, une et indivisible.

Le DIRECTOIRE EXÉCUTIF, arrête ce qui suit :
Les Généraux commandans dans ceux des Départemens réunis où il se manifesterait des principes de révolte, sont autorisés à mettre en état de siège les places et communes qu'ils trouveront convenables.
Le Ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent arrêté qui ne sera pas imprimé.

Pour expédition conforme, *Sigis Théillard*, *président* ; par le Directoire exécutif, le secrétaire-général, *LAGARDE*.

Pour copie conforme,

Le Ministre de la guerre, *SCHERRER*.

Pour copie conforme,

L'Adjudant-Général, chef de l'état-major de la 25.^{me} division militaire, *PELLEGARD*.

Pour copie conforme,

Le Général de brigade commandant la forteresse de Luxembourg et le Département des Forêts,
MORAND.

Nous, Général de brigade commandant la forteresse de Luxembourg et le Département des Forêts,

Considérant que des principes de révolte et d'insurrection se sont manifestés dans différens cantons du Département des Forêts, que déjà des colonnes sont en marche pour combattre et traiter comme troupes ennemies les insurgés ;

Considérant que des propos séditieux et contre-révolutionnaires ont été tenus dans cette commune par des ennemis du gouvernement républicain ;

Considérant enfin, que les insurgés ont des correspondances secrètes dans la place de Luxembourg ; en vertu des pouvoirs qui nous ont été délégués par l'arrêté du Directoire précité ; vu également la demande de l'Administration centrale du Département des Forêts, Déclarons que la forteresse de Luxembourg est, à dater de ce jour, en état de siège ; en conséquence, l'Administration municipale est invitée à faire publier et afficher, dans le plus bref délai, la présente proclamation.

A Luxembourg, le 10 Brumaire, an VII de la République française.

Le Général commandant la forteresse de Luxembourg et le Département des Forêts.

MORAND.

Vu l'arrêté ci-dessus, du Directoire exécutif, en date du 2 du courant ;

A Luxembourg, chez *CERCELET*, Imprimeur du Département des Forêts.

an. „Liberté, justice, égalité!“ Mit viel Mühe versuchen die neuen Beamten und ihre wenigen luxemburgischen Sympathisanten, die Bevölkerung von der befreienden Wirkung der neuen Ideen zu überzeugen.

Auf kulturellem Gebiet sind es die Revolutionsfeste mit ihren Umzügen, Liedern, Vorlesungen und Reden, denen der gemeine Stadtbürger nur wenig abgewinnen kann. Die „Fête du 14 juillet“, die „Fête de la juste punition“ und ähnliche treten an die Stelle der religiösen Prozessionen.

Ein Teil der gebildeten Bürger, zu denen der spätere Bürgermeister François Scheffer gehört, freundet sich rasch mit dem neuen Regime an. Scheffers politische Laufbahn beginnt im „Ancien Régime“ mit einem Meisterrat einer der dreizehn Zünfte. Ebenfalls letzter „Meister“ der Sankt-Sebastianus-Bruderschaft, wird er zum Leutnant der Bürgerwehr an der Seite der österreichischen Garnison ernannt. Scheffers wahre berufliche Karriere fällt unter das neue Regime. Am 21. Germinal des Jahres VII (10. April 1798) wird er sogar zum „Administrateur du Département des Forêts“ ernannt.

Während sich im Norden des Landes die bauerliche Bevölkerung gegen den obligatorischen Militärdienst wehrt und der „Klöppelkrieg“ ausbricht, verkehren im Hause Scheffer einige „aufgeklärte“ Bürger mit französischen Beamten. Es ist eine Art republikanischer Salon, in dem, ganz nach dem Geschmack der Zeit, die Hausherrin Anne-Barbe Scheffer-Seyler, die bei solchen Anlässen ihr blondes Haar gerne mit Trikolorebändchen schmückt, unter den Porträts von Charlotte Corday, Madame Tallien, Mirabeau und Lafayette französische Beamte und „aufgeklärte“ Luxemburger empfängt. Voller Begeisterung unterhalten sich François Scheffer, der Arzt und Apotheker Seyler, die Beamten Arnoul, Faily, Légier und Desert über Geschäft und Politik.

Marie-Paule Jungblut



„De Fräihäätsboam am Klouschter“

Am 17. April des Jahres 1795 richtet General Jacques-Maurice Hatry, Oberbefehlshaber der französischen Belagerungstruppen, sein Hauptquartier im Haus der Familie Jean-Jacques Tesch-Eyden in Itzig ein.

Laut den Eintragungen in Hatrys Itziger *livre d'ordre*, welches im „Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT)“ in Vincennes erhalten ist, treffen der *Représentant du Peuple* Michel-Louis Talot und der *Général en Chef* Jean-Baptiste Jourdan zwischen dem 6. und dem 7. Juni in Itzig ein.

Nach einer Belagerung von etwas mehr als 6 Monaten – diese hatte am 21. November 1794 begonnen – kommt es am 19. prairial an III (Sonntag, den 7. Juni 1795) zur Unterzeichnung der Kapitulation. Während Hatry den ausgehandelten Vertrag am 5. in Itzig unterschreibt, bestätigt der Festungskommandant Feldmarschall Blasius-Columban von Bender die Übergabe der Festung am 7. Juni in seinem Hauptquartier in Luxemburg.



Drei Tage später, am 10. Juni, verabschiedet sich von Bender, begleitet von einigen hohen Offizieren, nach einem Festmahl im „Teschchenhaus“ von Hatry.

Die prächtige Linde im Hof des heutigen Institut Saint-Joseph in der Conterner Straße soll aus diesem Anlaß als sogenannter „*arbre de la liberté*“ gepflanzt worden sein. Ein schriftlicher Beleg wurde bislang leider nicht gefunden; die mündliche Überlieferung im Dorf deutet jedoch darauf hin.

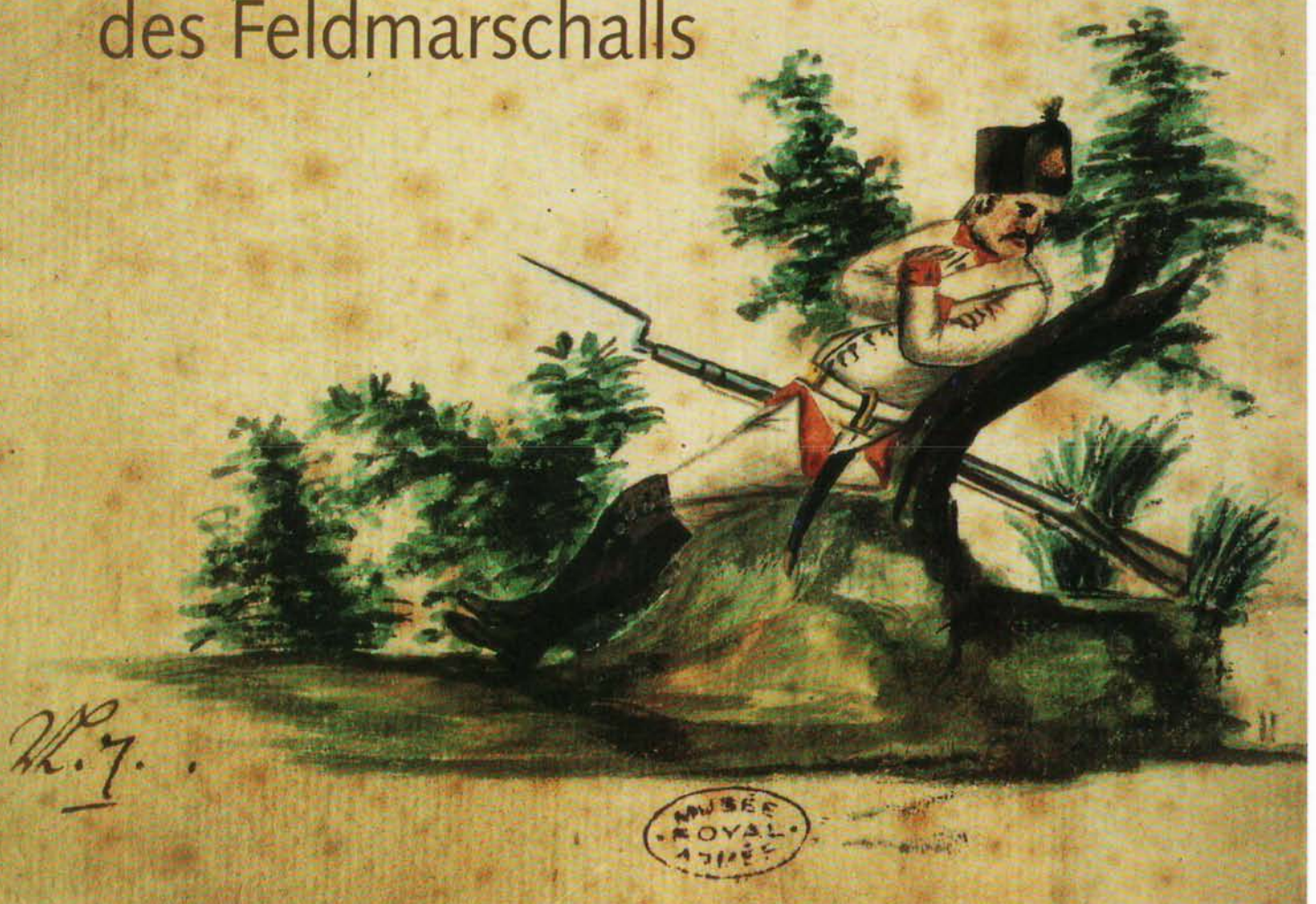
Der „Fräihäätsboam“, wie er im Itziger Lokaldialekt heißt, hat heute die stattliche Höhe von 18,5 Metern erreicht. Der Umfang des Stammes beträgt in Brusthöhe (1,30 m) genau 3 Meter, bei einem Durchmesser von 0,95 m. Vor wenigen Jahren wurde der heute Zweihundertjährige einer baumchirurgischen Operation unterzogen.

Anläßlich einer Feierstunde zum 200. Jahrestag der Kapitulation wird die Hesperinger Gemeindeverwaltung eine Erinnerungstafel am Haupthause des Klosters anbringen lassen. Die Enthüllung der Plakette findet dort am kommenden 9. Juni statt.

änder hatz

3tes Bannion Regiment.

Die Post des Feldmarschalls



On avertit que la place étant pourvue jusqu'à la fin d'Avril, tenus ou il se pour-

Geheimdepesche Albrechts
von Sachsen-Teschen
an Feldmarschall Blasius von Bender
(4 Blattstreifen,
datiert aus Heidelberg,
vom 4. Februar 1795)

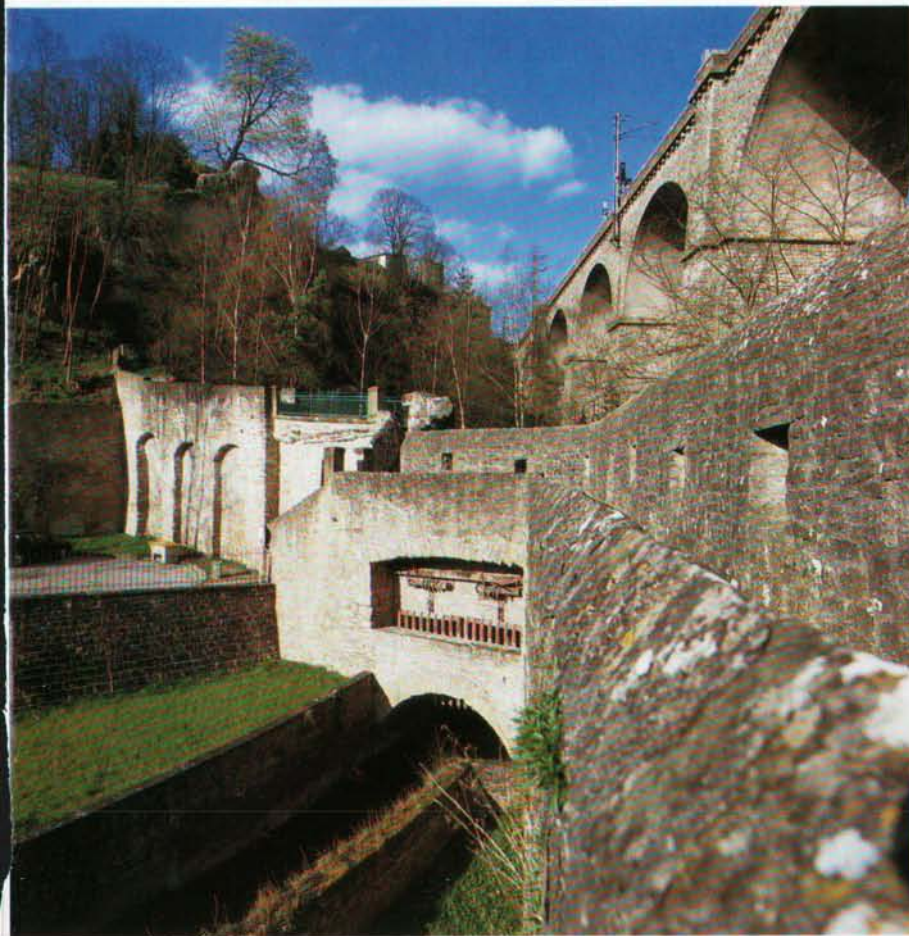
Der Weg
des Geheimkuriers –
der Mühlenkanal
in der Wenzelsmauer

Eine Festung halten, deren Umland vom Feind völlig überrannt ist, von der Maas bis zum Rhein, grenzt an Wahnsinn, wenn obendrein feststeht, daß der Kommandant der eingekreisten Garnison 82 Jahre jung ist. Feldmarschall Blasius-Columban von Bender befehligt in Luxemburg 11.490 Mann, wogegen die französischen Streitkräfte im Frühjahr 1795 bald bis auf 25.500 Mann anwachsen. Sobald Jacques Hatry (am 5. 4.) den Oberbefehl übernimmt, zieht das Netz sich zusehends enger. An Entsatz vom Rhein her denkt niemand mehr. Nach dem Separatfrieden mit Preußen fordert Pichegru sogar den Feldmarschall zur sofortigen Kapitulation auf. Bender sagt ab, doch was verlangt man von ihm, der seit Monaten abgeriegelt ist? Im Umland gilt schon der republikanische Kalender, nur innerhalb der Festung noch der alte feudale Almanach. In den Vororten macht französisches Papiergeld die Runde, in der belagerten Stadt bleibt kaiserliches Notgeld im Umlauf. Schließt der Riegel wirklich so dicht, daß kein Kurier die Linien durchquert? Nur aus Benders Feldpost erhellt die Unbeugsamkeit des greisen Verteidigers.



Marschall Benders Gefechtsstand

voir que toutes les préparatifs ne puissent être terminés, de façon à ce qu'il



Zwei Tagebücher der Umzingelung – Benders Gesamttraktat und Hatrys Befehlssbuch – zeigen klar auf, daß der Ring um Luxemburg keinesfalls die hermetische Blockade darstellt, die man kartographisch oft zeichnet. Nachts streifen im Zwischenland zwar allerenden französische wie österreichische Patrouillen, doch behelligen sie einander selten und lassen sie dunklen Kunden jeden Schlages beträchtlichen Spielraum. Keine Schildwache übersieht die Schleichwege hinein und hinaus, und kampflustig ist man zudem nicht. Selbst ein völlig betrunkenen Sergeant-major schlägt im Feld versehentlich den Weg zur Stadt ein und gelangt unverseht in österreichischen Gewahrsam. Lakonisch heißt es im Festungsrapport, daß sich Spione über Nacht dreist in die Binnenstadt wagen und Schmuggler dort ihre Schleichwege gehen. Diedenhofer Front und Grundfront bieten die besten Schlupfwinkel. Verwunderlich nur der Leichtsinn, mit dem man Desertionen unternimmt, und mehr noch das Mißgeschick, durch das sie mißlingen. Dagegen treiben gerissene Pferdediebe draußen in französischen Gehegen unfroren ihr Unwesen, weniger um die gestohlenen Wallache zu verschachern als vielmehr um sie gleich zu vermetzern. Französisches Pferdefleisch wird selbst auf der Festung verzehrt, – der Marschall weiß es. Seine eigenen Kuriere schleichen schließlich über den gleichen Pfad.

elle tienne jusqu'à la fin de May, temps ou il se pourrait qu'on fut à même

*De la sécurité. On espère recevoir fréquemment des nouvelles de la place.
H. du 4. 5. 1795.*

(H = Heidelberg – A = Albrecht von Sachsen-Teschen)



Albrecht von Sachsen-Teschen



Feldmarschall Bender



General Hatry

Durch das „Fetschental“, quer durch die Achillesferse Luxemburgs, zwischen Rham und Wallisfront weithin abgeschirmt, gelangt man am sichersten. Die Mühlenteiche sind nachts bei niedrigem Wasserstand leicht passierbar, die Fallgatter in der Wenzelsmauer bieten wasserfesten Gesellen kein Hindernis, solange die Schützenwache auf der Brückenmauer sie deckt. Einmal schafft es ein Bote sogar über Fort Rumigny am hellen Tag quer durch ein Kornfeld – ungesehen.

Die Befehle aus dem rechtsrheinischen Oberkommando erreichen Bender nahezu alle und bestimmen sein Handeln. Wie wichtig für

ihn diese schäbigen Papierschnippel zur Rechtfertigung vor dem Kaiser bleiben, zeigt die Sorgfalt, mit der er sie bis in seine letzte Residenz hinein verwahrt. Aus seinem Prager Nachlaß gelangen sie ins Wiener Kriegsarchiv. Unscheinbare Zettel, die sieben Monate Festungsgeschichte bestimmten. Im Augenblick, da ihn Pichegru zur Übergabe auffordert, hat Bender von Heidelberg bereits Anweisung erhalten, was man von ihm erwartet. Leutnant Reinhard hat aus Hutkrempe und Kamisol vier beschriebene Blattstreifen herausgestochert, die der Marschall zusammenklebt und entziffert. Herzog Albrecht von

Sachsen-Teschen befiehlt, den Platz zu halten. Der Kurier wird bis Ende Mai hin- und herjagen und immer wieder durchkommen. Bis zur letzten Brotration wird man die Stellung behaupten, – wem zunutz steht dahin. Beim Abzug der Österreicher (10., 11., 12.6.) stellt das französische Heer – geradezu kameradschaftlich – dem Verlierer den Marschproviant. Eine Wegzehrung unter Feinden, die unsere Zeit kaum noch versteht.

Alain Atten

*On avertit que la place était pourvue jusqu'à la fin d'août, mais on ne se pouvait
rien que tous les préparatifs ne puissent être terminés, il s'agissait donc
elle tenue jusqu'à la fin de May, mais on ne se pouvait que l'on fut à même
De la sécurité. On espère recevoir fréquemment des nouvelles de la place.
H. du 4. 5. 1795.*



Die Kapitulation auf Fetschenhof

Im Stadttheater:

1795-1995

D'Klëppele bei Tromm

„Siège et prise
de la forteresse“

Rückblick auf die letzte Stadtbelagerung

Das Luxemburger Kulturjahr 1995 bietet neben zahlreichen künstlerischen Attraktionen und Veranstaltungen den Luxemburgern wie den ausländischen Gästen auch reichlich Gelegenheit, einen Blick zurück in die bewegte Landesgeschichte zu werfen.

Der fünfzigste Jahrestag der Beendigung des Zweiten Weltkrieges sowie der zweihundertste Jahrestag der letzten Kapitulation der Festung Luxemburg sind zwei historische Gedenkfeiern, die sich selbstredend im Programm des Kulturjahres widerspiegeln und die durch Beiträge aus Kunst und Wissenschaft gewürdigt werden.

Eine Ausstellung des Nationalarchivs und zugleich eine Bühnenchronik, beide im Stadttheater, führen zurück ins ausgehende 18. Jahrhundert. Es ist nicht das erste Mal, daß Alain Atten zu einem historischen Spaziergang durch die Festung einlädt, deren bauliche Überreste er täglich vom Fenster des Nationalarchivs aus betrachtet und mit verschollenen Bewohnern bevölkert. Mit Menschen, die gegen Armut, Hunger und Krieg durchhalten, die Liebe, Haß und Demütigung erleben, die heute zum Nachdenken über die eigene Vergangenheit anregen und die ihre Spuren in unseren Gedanken hinterlassen.

Nach den *Polferkäpp*, die 1991 in der romantischen Kulisse der „Drei Eichen“ aufgeführt wurden, und den *Huser Béck*, die 1994 in Hosingen den *Klëppelkrich* auf die Dorfstraße brachten, blendet Alain Atten im Juni 1995 zurück zur Belagerungsepisode mit der Saalbühnenpremiere von *D'Klëppele bei d'Tromm*.

In dieser – wiederum dreisprachigen – dramatischen Chronik wird die Festung Luxemburg von den französischen Revolutionsheeren umkämpft und von den Österreichern als Teil der niederländischen Erblande verteidigt. Nach siebenmonatiger, für die Zivilbevölkerung zum Glück unblutiger Belagerung erfolgt die unausbleibliche Kapitulation am 7. Juni 1795. Der Autor nimmt die Zeitgenossen in dieser extremen Situation auf's Korn und spürt ihre Reaktionen und ethischen Prinzipien auf.

Denise Grégoire



Hauptfigur des Spiels ist eine junge Hau-siererin, Schmugglerin und Spionin, die, von einem österreichischen Deserteur im Stich gelassen, sich mit ihrem kleinen Sohn zwischen den feindlichen Fronten durch-schlägt. Mit *D'Klëppele bei Tromm* lernen Theater- und Geschichtsfreunde eine unscheinbare, fast namenlose Frauengestalt kennen, deren schmale Spur sich im Pariser Kriegsarchiv verliert, deren Schicksal jedoch ein ganzes Kapitel Volksgeschichte aufwiegt.

Nach zweihundert Jahren, auf den Kapi-tulationstag genau am 7. Juni 1995, wird die Gedenkfeier zu dieser letzten Stadtbelage-rung im hauptstädtischen Theater stattfinden. Der Bühnenautor, der zur dramatischen Chronik zahlreiche Schriftquellen, besonders aber die Tagebücher des französischen sowie des österreichischen Oberbefehlshabers gesichtet hat, trägt auch zur Ausstellung des Nationalarchivs die zeitgeschichtlichen Erin-nerungsstücke zusammen. Besucher können die Heeresregister einsehen, Dokumente, Uniformstücke, Münzen des späten 18. Jahr-hunderts entdecken und sich auf Schautafeln über das Leben in der damaligen Festungs-stadt informieren. Vor allem die Nachbildung der Kapitulationsszenerie durch 4.000 Zinnfi-guren wird sehenswert sein.

Die Bizentenarausstellung kann vom 7. bis zum 20. Juni im Foyer des Stadttheaters besichtigt werden. Anlässlich ihrer Eröffnung wird auch das „Institut Monétaire“ seine Gedenkprägung des 1795 in der belagerten Festung geschlagenen Nottalers vorstellen.

Die Bühnenchronik *D'Klëppele bei d'Tromm* wird am 7., 8., 9., 10. und 11. Juni ebendort im angrenzenden Theatersaal aufgeführt. Das Stück wird von dem interna-tional anerkannten Luxemburger Regisseur Charles Müller inszeniert. In den Hauptrollen spielen Denise Grégoire, Ulrich Skorsky und Franck Sasonoff. Jeanny Kratochwil ist Bühnenbildnerin.

Colette Mart

Deutsch oder Französisch?

„Deutsch oder Französisch?
– Das ist die Frage.“

Sie wurde von den Jungen in den „Cahiers Luxembourgeois“ gestellt, mit der Bemerkung, daß wir kein zwei-, sondern ein dreisprachiges Land sind, und daß das Luxemburgische in unserm gesellschaftlichen Leben eine Bedeutung hat, die keinem andern Dialekt zukommt.

Daß wir eine eigene Muttersprache haben, ist der beste Beweis dafür, daß wir ein Volk sind. Ein Volk mit eigenem Charakter, dessen Art mit ihren Abarten aus seiner Sprache klingt. Diese Sprache wird nicht nur von den Klassen gesprochen, unter denen man das „Volk“ zu verstehen pflegt. Und nicht nur, wenn es sich um volkstümliche Gesprächsstoffe handelt. Man kann sich nicht denken, daß Luxemburger irgend welcher Gesellschaftsschicht sich in einer andern, als ihrer Muttersprache, zusammen unterhalten würden. Jedes Gespräch, jede Diskussion, und ginge sie über die transzendentesten Dinge, wird bis in die Kreise der höchsten Bildung hinauf nur auf luxemburgisch geführt. Allerdings mit ausgiebigen Anleihen aus dem Wortschatz der Wissenschaft. Aber sind denn deutsche und französische Ausführungen über dieselben Themen nicht mit Vokabeln gespickt, die aus dem Lateinischen oder Griechischen entlehnt sind?

Da hätten wir also die Sprache, deren sich der Luxemburger als solcher bedienen könnte. Daneben bleibt festzustellen, daß unsere Mundart nicht, wie viele andere, einen komischen Einschlag hat.

Auf kölnisch zum Beispiel wäre nicht gut eine Tragödie schreiben, wie in der Sprache Anzengrubers, aber unsere luxemburgische Nationalliteratur weist Werke auf, die mit Erfolg auf seelische Ergriffenheit ausgehen.

Warum wir dann aber deutsch oder französisch sprechen und schreiben müssen?

Eigentlich sollte es nur heißen: schreiben. Denn unter uns sprechen wir keine dieser fremden Sprachen.

Sobald es sich aber ums Schreiben handelt, muß Rücksicht auf die genommen werden, die das Geschriebene lesen werden. Und so klein wir als Volk sind, so sind wir doch eingekapselt in eine Gesamtheit von Kultur und Wissen, aus der wir nicht nur schöpfen, sondern in die wir auch mit unsern bescheidenen Kräften hineinwirken wollen.

Es ist eigentlich Unsinn, von unserer Kultur als einer Doppelkultur zu reden. Wir sind nicht der deutschen und nicht der französischen Kultur tributpflichtig, es gibt überhaupt keine Kultur mehr, die ganz nach der Eigenart eines einzigen Landes zu bestimmen wäre. Der Begriff Weltkultur entspricht am richtigsten dem heutigen Zustand. Wir Luxemburger schöpfen aus dem Kulturbestand um uns herum, was in unsere Eigenart paßt, und aus dem Wissen, das der ganzen Geisteswelt eigen ist, was alle andern auch daraus schöpfen.

Weil wir in unserer räumlichen Beschränktheit auf die Nachbarn angewiesen sind, die unsere Sprache nicht verstehen, darum müssen wir den geistigen

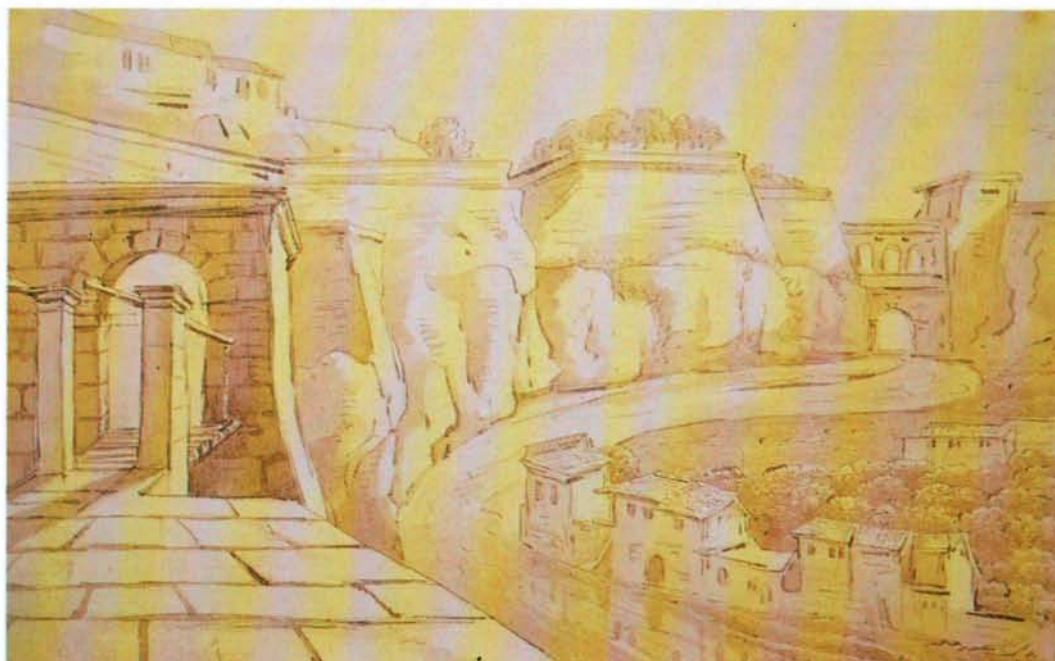
Verkehr mit ihnen dadurch ermöglichen, daß wir ihre Sprachen beherrschen. Schriftdeutsch lernen wir leichter, weil es sich in vielem mit unserer Mundart deckt. Das Französische will ganz von außen her gelernt sein. Das „Volk“ vergißt, was es davon in der Primärschule gelernt hat, aber es hält daran in Firmenschildern, Todesanzeigen usw. fest. Für die Gebildeten ist die Kenntnis des Französischen unentbehrlich, schon weil, um es kraß zu sagen, unser Staatswesen mannigfach auf französischen Beinen steht, weil zum Beispiel unsere Gesetzgebung größtenteils französischen Ursprungs ist. Und da wir das Französische meist in französischer Umwelt lernen, weil unsere Akademiker vorwiegend an französischen Hochschulen studieren, ist vielfach festzustellen, daß unser Französisch als Stil und Aussprache waschechter ist als das Deutsch, das viele von uns sogar berufsmäßig reden und schreiben und das oft als schlimmstes Buchdeutsch anzusprechen ist. Sehr oft klingt darin wieder, was sich einer nur oberflächlich gemerkt hat, und er schreibt dann zum Beispiel allen Ernstes, sein Widersacher pfeife auf dem hintersten, statt auf dem letzten Loch.

Mit diesen paar Bemerkungen ist das Thema noch lange nicht erschöpft, und es wird bei Gelegenheit darauf zurückzukommen sein. Aber seien wir froh, daß wir außer dem Werktagsgewand unserer Muttersprache die zwei Sonntagsanzüge im Schrank liegen haben.

Batty Weber

„Abreißkalender“ vom 15. Oktober 1938

Handzeichnung Goethes: Das Tor zum „Breedewee“



D'un bicentenaire à l'autre

Passons sur le résumé des épisodes précédents (Jean l'Aveugle, Crécy, Louis XIV, Vauban...) et venons-en directement aux derniers développements:

Six ans après avoir pris la Bastille, les révolutionnaires français sont venus apprendre les droits de l'homme aux Luxembourgeois.

A coups de bâtons

Après coup(s), il reste que les idées des Lumières avaient pu passer la frontière. D'ailleurs, on gomme très vite la frontière. Et la France commença à avoir des dimensions à géométrie variable. Poursuivant les travaux d'agrandissement, Napoléon vint visiter le Département des Forêts. Nul ne précise comment il fallait appeler les habitants du Département des Forêts. Des „Forestidépartmentaux“, des „Lutins“, des „Hommes des bois“? En tout cas, ceux-ci ne sont pas rancuniers, qui ont baptisé des Boulevards Napoléon, des résidences „l'Aiglon“ ou cherchent régulièrement à dénicher le „bon appart“. Plus tard, Napoléon III (c'est comme pour Rocky, plus le numéro est grand, plus la qualité baisse), chercha des poux dans la blanche chevelure d'un illustre Français que le Luxembourg et Vianden se firent un honneur d'héberger. Sauf quelques écrivains hystériques qui le traitèrent de pornocrate et de chien. Les misérables! Impensable de nos jours (?). Au lendemain de la Première Guerre Mondiale, Clemenceau (qu'on avait connu mieux inspiré quand il défendait de bonnes causes à l'„Aurore“), ignora le choix des Luxembourgeois souhaitant l'union économique avec la France. On doit encore aujourd'hui en rigoler à Bruxelles! La Deuxième Guerre Mondiale (qu'il est sans doute préférable d'appeler la „Dernière Guerre Mondiale“), durant laquelle la barbarie avait atteint un tel degré d'horreur qu'on comprend mieux pourquoi, par comparaison, les conquêtes napoléoniennes finirent par laisser un souvenir moins douloureux, rapprocha définitivement les deux peuples, qui avaient partagé drames, souffrances et héroïsme. C'est à partir de la fin de ces années noires que se développa la Francophilie.

Francophilie n'est pas un terme signifiant: ceux qui font la collection des Francs, pratique désignée, selon les cas, par les termes d'épargne, de prévoyance, de radinerie, d'avarice ou de réussite sociale. La Francophilie n'est pas non plus l'amour d'un dictateur espagnol mort dans son lit après avoir vécu sur un charnier. Une telle déviation n'a pas de nom! En fait, la Francophilie, c'est l'amour de la France.

Cette affection (pas au sens médical du mot, il ne s'agit pas d'une maladie) pour la France n'amène pas, en principe, à des positions extrêmes. Ainsi, elle ne pousse pas à une attitude „rattachiste“ qui demanderait le retour au statut de Département des Forêts. Dieu merci. Elle ne cherche pas non plus à imposer la francisation des noms luxembourgeois. Heureusement pour des familles honorables qui se verraient affublées du patronyme ridicule de „Pire“ ou „Plus

mauvais“, de „Poudre“ ou encore de „Poivre“. Quant au quartier du Kirchberg, son nom sonnerait encore mieux en anglais qu'en français. Mieux vaut s'appeler *Churchill* qu'*Eglise de la colline*.

La Francophilie peut être critique, voire même lucide et respecter l'adage *qui bene amat bene castigat*. Il est ainsi fréquent que telle attitude de la France provoque ici la désapprobation. La même attitude pouvant d'ailleurs susciter l'admiration. Selon la sensibilité des uns et des autres. Par exemple, les choix électoraux des Français sont considérés comme géniaux par certains et parfaitement débilés par d'autres. Une relative unanimité est cependant remarquable: on sait ici que Le Pen n'a qu'un œil, qu'il n'y a guère que dans un royaume d'aveugles que le borgne pourrait devenir roi, que le Front National c'est l'affront national et que sa France fait peur et non rêver.

Avec le temps, la notion de francophilie est quelque peu tombée en désuétude, sans qu'elle se soit bien sûr transformée en francophobie. Simplement, il est normal de devenir europophile. Par contre, l'attachement à la francophonie ne se dément pas et il n'est pas incongru de dire non à Cattenom en français. Les journaux, bien que majoritairement

1789: Prise de la bastille
1795: Prise de la forteresse

rédigés en allemand, laissent une large place au français. Il faut d'ailleurs reconnaître que parfois, certains articles semblent écrits en chinois ou en petit nègre. Comme c'est également le cas dans les journaux français.

La francophonie luxembourgeoise est sans doute unique en son genre. La langue maternelle étant germanique et l'apprentissage du Français scolaire, donc pas „naturel“. Il n'en reste pas moins que la langue de Voltaire pourrait s'enrichir de nouveaux mots inventés au Grand-Duché et sans équivalent dans l'Hexagone. Comme „blamage“, qui fera, j'en suis sûr, un jour son entrée dans le Dictionnaire de l'Académie.

Mais le plus étonnant est que les Français sont, sans le savoir, luxembourgophones. En effet, il est d'usage de considérer qu'on peut se débrouiller dans une langue en disposant d'un millier de mots de son vocabulaire. Ce qui correspond à peu près au nombre de termes luxembourgeois venant directement ou indirectement du Français.

C'est peut-être une des raisons pour lesquelles les Français se sentent si bien ici. Bien qu'ayant passé une frontière, ils continuent à profiter de la protection maternelle de leur langue.

Claude Frisoni

LIBERTÉ,  ÉGALITÉ.

N.º 399.
C.
5 me Rue.
1.14 Sect.
Plantation
des Arbres
de Liberté.

EXTRAIT

Du Registre des Délibérations de l'Administration centrale du Département des Forêts, séante à Luxembourg.

SÉANCE du 4 Pluviôse, sixième année républicaine.

Présens, les Citoyens ARNOUL, président; LEBRUN, CLESSE, administrateurs, et LEGIER, commissaire du Directoire exécutif.

Vu la Loi en date du 24 Nivôse dernier, relative aux Arbres de Liberté;
L'Administration, le Commissaire du Directoire exécutif entendu,
ARRÊTE:

ARTICLE PREMIER.

Il sera planté des Arbres de Liberté dans chaque commune où il n'en existe pas encore.

II.

Les Arbres de Liberté seront remplacés par-tout où ils auraient péri par accident ou autrement.

III.

Cette plantation se fera, dans chaque commune, qui se trouve dans l'un des deux cas ci-dessus, le décali qui suivra la réception du présent arrêté.

IV.

A l'avenir, toute commune dans l'arrondissement de laquelle un Arbre de Liberté aura été abattu ou aura péri naturellement, sera tenue de le remplacer dans la decade, sauf à renouveler cette plantation, s'il y a lieu, par un arbre vivace, dans la saison convenable, aux termes de la Loi du 3 Pluviôse an 2.

V.

Il est recommandé aux Communes de donner à cette cérémonie le plus d'éclat possible.

VI.

Tout individu qui sera convaincu d'avoir mutilé, abattu, ou tenté d'abattre ou de mutiler un Arbre de Liberté, sera poursuivi conformément aux Lois.

VII.

Le présent arrêté sera imprimé, lu, publié et affiché, dans toutes les communes de ce Département.

Signé ARNOUL, président; LEBRUN, CLESSE, administrateurs; LEGIER, Commissaire du Directoire exécutif, et MIROUDOT, secrétaire en chef.

Pour expédition conforme,
Le secrétaire en chef, MIROUDOT.



De l'imprimerie du Département des Forêts.

Témoins du siège de la Ville

de Luxembourg en 1795



Par une note du 13 janvier 1795, le maréchal baron de Bender, gouverneur civil et militaire de la province et de la ville et forteresse de Luxembourg, informa le Conseil souverain de Luxembourg des moyens auxquels il s'était vu contraint de recourir afin de pourvoir au paiement de la solde de la garnison (autrichienne). Ces mesures concernaient la transformation en sols du bronze superflu de l'arsenal et en écus des matières d'argent remises (et encore à remettre).

Des exemplaires de ce monnayage de nécessité sont conservés dans des médailleurs publics et privés.

Les sols (sous, as), coulés dans le sable, portent l'écusson luxembourgeois, accosté de: F-II (François II), et le millésime de 1795. On en frappait à peu près 26 à la livre de Troyes (492,056 g), ce qui correspond à un poids théorique de 18,925 g.

Au droit des écus est gravée l'inscription en latin: AD / USUM / LUXEMBURGI

/ CCVALLATI, indiquant qu'ils étaient destinés à la circulation dans la ville assiégée, et le millésime de 1795. Au revers, ils portent l'indication de leur valeur: LXXII / ASSES (72 as ou sols) et le chiffre 13, qui a trait à la teneur en argent fin, en l'occurrence 13 Lot = 13/16 de métal noble («13 lötig»). Leur poids était d'une once (30,7535 g). Au contraire des sols, les écus (appelés aussi «krontaler») étaient frappés, non pas coulés. Leur échange en monnaies courantes devait avoir lieu dès que les conditions le permettraient.



Les monnaies obsidionales





L'émission de ces monnaies se situe apparemment après le 4 février 1795 et se termina au plus tard le dimanche, 7 juin 1795, le jour où le maréchal de Bender signa la capitulation. Le nombre de frappe est inconnu, mais nous savons, par exemple, que Deshayes, receveur de la commission d'arrondissement administrant le «département des forêts», reçut 3.212 «krontaler» obsidionaux en paiement partiel de la contribution militaire imposée à la Ville de Luxembourg, et ce à raison de 4 livres 10 sols de France (c.-à-d. 4½ livres, la livre de France se subdivisant non pas en 12, mais en 20 sols), taux auquel la commission d'arrondissement avait ramené la valeur des écus obsidionaux le 11 août 1795 (24 thermidor an III); jusque-là, leur cours avait correspondu à leur valeur faciale (72 sols de Luxembourg = 6 livres). La municipalité de Luxembourg accepta ces pièces d'argent au même taux. Cependant, si on compare le poids en argent fin des écus obsidionaux, à celui des écus français de l'époque (taxés, eux, à 6 livres), on s'aperçoit que la différence de poids d'environ 2,053 g (soit 7,59%), en défaveur de l'écu obsidional, ne justifiait pas à elle seule une réduction de 25%.

	<i>poids</i>	<i>titre</i>	<i>argent pur</i>
écu obsidional:	30,7535 g	0,8125	24,987 g
écus de Louis XVI:	29,488 g	0,917	27,040 g

Les sols de cuivre furent démonétisés le 21 germinal an V (10 avril 1797) par arrêté du Directoire exécutif. Ils s'étaient répandus dans la banlieue et le plat pays, furent massivement imités et infestèrent non seulement le département mais encore toute la Belgique; les principaux faussaires furent incarcérés.

Le poids effectif des sols est très variable et, comme ils sont tous coulés dans le sable, il n'est pas toujours facile de distinguer les pièces officielles des falsifications. Les indications suivantes pourront servir d'une manière générale:

	<i>pièces officielles</i>	<i>pièces fausses</i>
poids:	21,36 – ± 16 g	± 16 – 10,95g
Ø moyen:	± 31 mm	± 30 mm
style:	bon	médiocre/mauvais
facture:	soignée	grossière
couleur du métal:	jaune, généralement plus clair	jaune, généralement plus foncé, tirant sur le brun

Raymond Weiller



Le dernier magistrat autrichien:

François Roeser
et les autres . . .

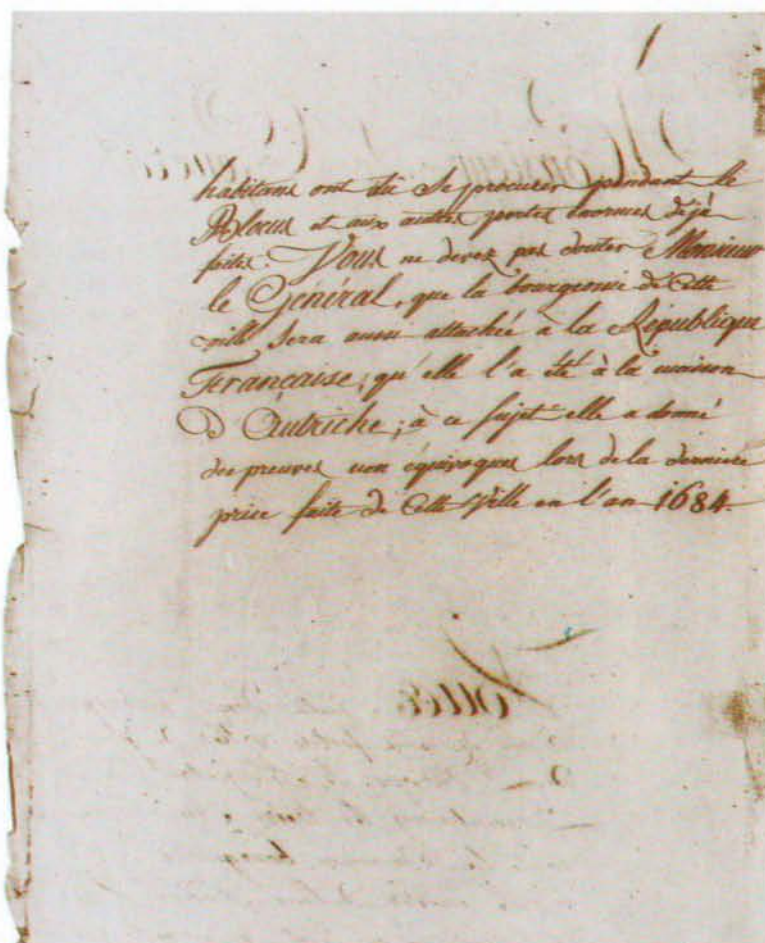
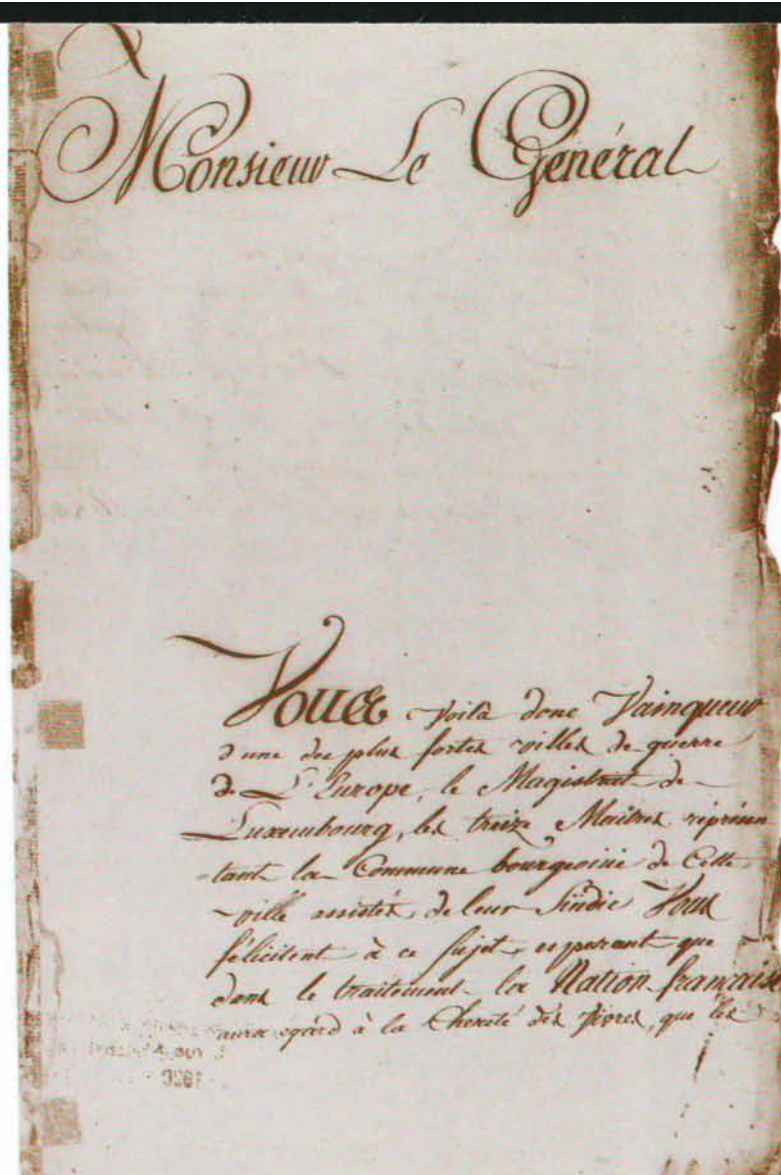
Le siège de sept mois de la forteresse de Luxembourg avait été l'affaire d'Etat de tout un Empire féodal. Il avait confronté les autorités municipales à des problèmes inouïs: réfugiés, ravitaillement, chauffage, contribution de guerre. Mais l'historien s'interroge-t-il assez sur le groupe qui siégeait à l'Hôtel de Ville? Question qui entraîne immédiatement celle de ses pouvoirs et de ses idées politiques...

Nommés par le prince, les sept échevins de la ville franche de Luxembourg n'avaient jamais dû affronter les élections populaires. Leur place ils la devaient à leur famille et à leurs relations familiales et sociales. Leurs attributions appartenaient surtout au domaine de la justice. Le magistrat était d'abord un tribunal qui prononçait les peines capitales et faisait exécuter ses jugements. Le titre de justicier porté par le maire en témoigne. A l'inverse des échevins, il était élu pour une année seulement. Une année sur l'autre il était choisi dans la bourgeoisie ou parmi les échevins en place. Justicier-bourgeois et justicier-échevin alternaient.

En 1795 le justicier en exercice était le marchand François Roeser qui occupait cette charge pour la troisième fois. Autant dire qu'il pouvait compter sur l'appui sérieux tant des échevins que des bourgeois. Il gardera son influence politique durant la période française et terminera sa carrière comme bourgmestre sous le régime hollandais. Est-ce à dire qu'il faut le classer dans la catégorie des girouettes tournant au gré des vents? A lire sa lettre de félicitations du 12 juin 1795 adressée au général français victorieux, on serait tenté d'y croire. Mais en était-il l'instigateur, l'auteur ou simplement le signataire au nom du collège qui l'entourait?

François Roeser était fils d'un marchand originaire de Trèves qui avait acquis le droit de bourgeoisie à Luxembourg-ville. Il devait se marier assez tard, après l'entrée des troupes françaises, avec une fille de meunier.

Sa mère, la veuve Roeser se qualifiait en 1778 de cabaretière, le fils figurera comme marchand mercier en gros aux rôles des contributions de 1803, comme négociant quelques années plus tard. Aux registres de patente hollandais, on le retrouvera comme boutiquier



mais aussi comme marchand de vins en gros et surtout comme commissionnaire en fonds et effets. C'est dire qu'il déployait une grande partie de ses activités dans le domaine des capitaux. S'il n'était pas encore banquier, son négoce y était apparenté.

Lorsqu'il donnera sa démission de conseiller, ce sera pour s'occuper en premier lieu de son commerce. Il reparaitra au conseil municipal un peu plus tard, mais son passage y sera encore une fois bien bref. À l'heure hollandaise sa carrière locale deviendra carrière provinciale: il sera député des États du Grand-Duché de Luxembourg de 1820 à 1827, année de sa mort.

Une chose paraît certaine: Roeser ne perdait jamais de vue ses intérêts personnels qui étaient avant tout d'ordre commercial et financier.

Roeser était entouré de sept échevins, nommés à vie. Il serait intéressant de se pencher sur chacun d'entre eux. Il y avait ceux qui se prévalaient d'une ascendance illustre. Ou bien ils étaient fils d'échevin, ou bien ils faisaient état de quelque grand personnage dans la famille de l'épouse.

La moitié pourtant n'était pas originaire de la ville. Ainsi Tesch, le plus ancien en rang, Koehler, Nothomb et Simonin n'y étaient pas nés et en plus cumulaient les charges aux alentours. Koehler était secrétaire du Conseil Provincial, landmaire à Clemency et échevin à Luxembourg. Keller avait épousé une Jolliot, d'une ancienne famille scabinale, Nothomb cumulait les revenus de landmaire à Bettembourg, de co-seigneur de Differdange, de clerc-juré de Hautcharage et d'échevin de Luxembourg. Dans ces circonstances on comprend que les intérêts municipaux n'étaient pas nécessairement les leurs. Pourquoi ne pas constater lucidement qu'ils ne se hâtaient même point de se faire bourgeois?

Quant à leur attitude face aux idées républicaines, il est difficile de se prononcer. À l'image de leur collègue Roeser, nombre d'entre eux semblent avoir pris des positions ambiguës. Ainsi Tesch s'était lié aux militaires autrichiens: un officier anobli de son nom figura comme parrain de son fils Matern-Auguste. En 1792 il hébergeait dans sa maison, rue Philippe, deux émigrés, le comte de Custine et son épouse avec six serviteurs. Quant à l'un de ses fils, il logeait dans sa maison d'Itzig le commandant des troupes françaises Jacques Hatry. Coïncidence ou double jeu? Ou est-ce que les convictions politiques de deux générations ne concordaient plus?

Ces personnages n'étaient pas des héros. À l'heure de la capitulation ils se firent même franchement opportunistes. La lettre adressée au général Hatry paraît assez grossière par sa *captatio* à tout prix. Elle trahit l'espoir assez vain et naïf de sauvegarder des privilèges définitivement perdus.

Fernand G. Emmel



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

Luxembourg le 30 Ventose 5^{me} année de la République Française.

L'Administration Municipale du Canton de Luxembourg. A SES CONCITOYENS.

Art. 27 Acte Constitutionnel.

« LES Assemblées primaires s'assemblent de plein droit le premier Germinal de chaque année & procèdent selon qu'il y a lieu à la nomination.

„ 1°. Des Membres de l'Assemblée Electorale.

„ 2°. Du Juge-de-Paix & de ses Assesseurs.

„ 3°. Du Président de l'Administration Municipale du Canton, ou des Officiers Municipaux dans les Communes au-dessus de cinq mille Habitans. »

Il y aura deux Assemblées Primaires dans le Canton de Luxembourg.

La première est désignée ainsi: ASSEMBLÉE PRIMAIRE DE LA SECTION DU NORD. Elle tiendra ses Séances dans la Salle du ci-devant Gouvernement qui précède la Salle du Tribunal Civil.

La deuxième est désignée ainsi: ASSEMBLÉE PRIMAIRE DE LA SECTION DU MIDI Elle s'assemblera dans l'Eglise des Dominicains.

La Section du Nord comprend tous les Citoyens Habitans depuis la porte du Château & suivant la rue de la Boucherie, celle du Curé, & la Place D'Armes jusques & compris la Maison Nationale du ci-devant Conseil, toute la partie de la Ville située à droite de cette démarcation avec la Ville basse du Passenthal & Clausen.

La Section du Midi se compose des Citoyens Habitans la gauche en partant de la porte du Château & suivant les rues ci-dessus désignées, jusques & compris la Maison du Citoyen Tornaco, l'autre partie de la Ville située sur la gauche desdites rues avec la Ville basse du Grand.

Fait à la Maison Commune le 30. Ventose, 5^{me} année de la République Française, une & indivisible.

Etoient signés, Röser, Président, Couturier, Lemoine; Abinet, Baclesse, Scheffer, Keyser, Administrateurs, Desert, Commissaire du Directoire exécutif, & Leistenschneider.

Pour Expédition conforme, Leistenschneider, Secr. Gref.

Les magistrats et leur intégration à la bourgeoisie:

Nom	Entrée magistrat	admission bourgeois
Roeser	1791	naissance
Tesch	1780	1787
Keller	1786	naissance
Koehler	1781	1787
Nothomb	1786	1787
Huart	1788	1787
Simonin	1793	non bourgeois
Mamer	1794	naissance

De Ruckels Pier an d'Knätzelkätt

Die Luxemburger und der Geist der Französischen Revolution

Nach dem Sieg der französischen Revolutionstruppen über die Österreicher versuchte die neue Besatzungsmacht, Land und Leute auf die hehren Ideale der neuen Zeit einzustimmen. Ein Unterfangen, das sich als äußerst schwierig erweisen sollte, denn die Franzosen hatten nicht mit der behäbigen Mentalität der dickköpfigen Luxemburger gerechnet.

Um das Jahr 1800 hält z.B. J.B. Lacoste, der Präfekt des jungen *Département des Forêts*, in einem seiner ersten Berichte an seine Vorgesetzten immerhin einige ermutigende genetische Faktoren der Einwohner des der Revolution angegliederten Territoriums fest:

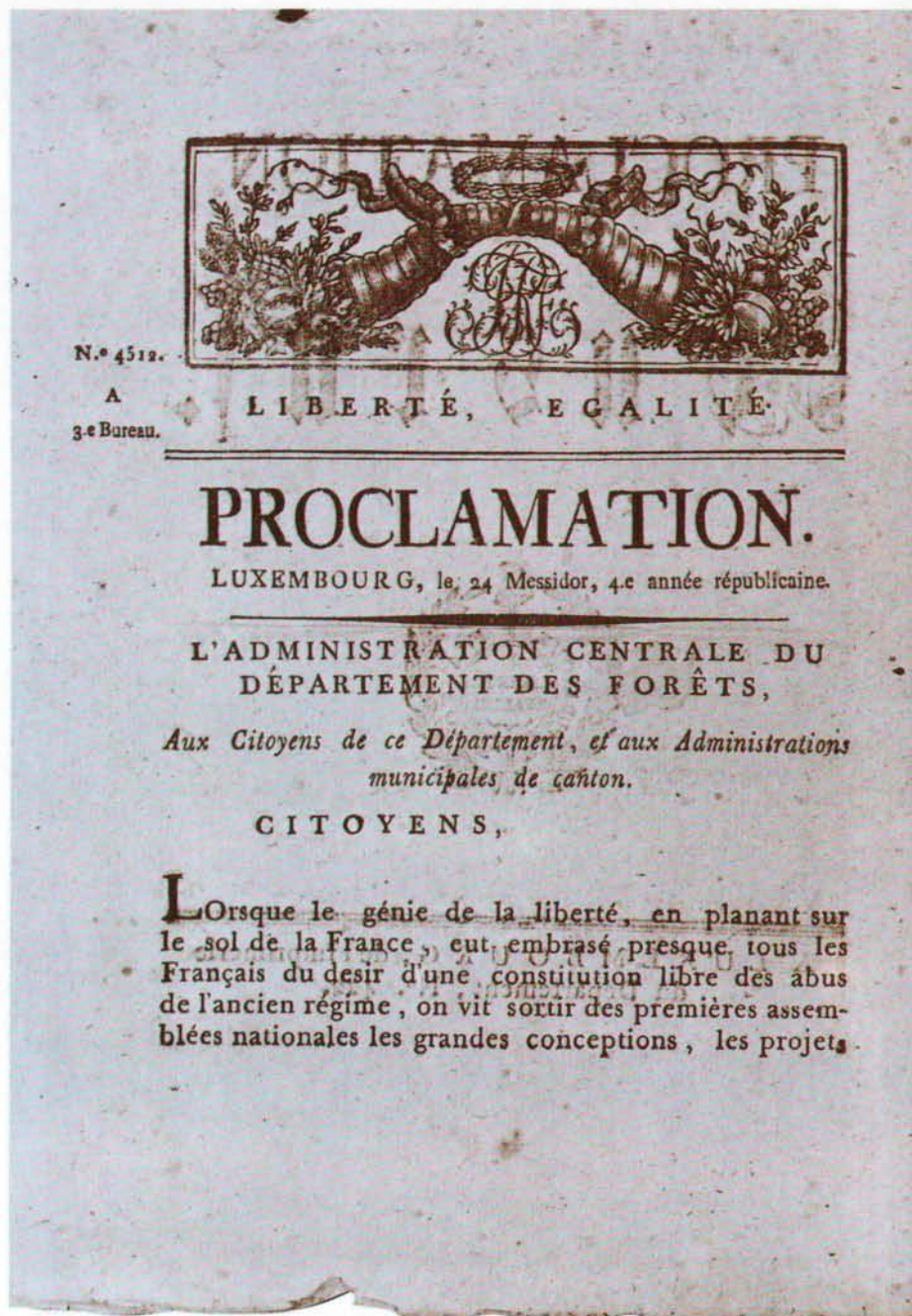
„La constitution phisique des habitants du Luxembourg est en général robuste; habitués au travail de bonne heure, ils sont fort musclés et nerveux; leur taille est ordinaire, plus corpulents, que maigres, la peau sèche et brune, les yeux et cheveux noirs portant en majorité le caractère extérieur du tempérament bilieux...”

Auch die Eß- und Trinkgewohnheiten unserer Landsleute werden genauestens beschrieben:

„Leur nourriture consiste essentiellement en lard, sauerkraut et légumes farineux dont ils font une très grande consommation. Il se tue dans la ville seule, six mille cochons annuellement. Le peuple est grand mangeur, sa boisson ordinaire est l'eau, le vin et la bière étant par leur prix fort au-dessus de leurs facultés pécuniaires, mais il se dédommage facilement le dimanche des privations de la semaine, après le service divin auquel il est très scrupuleux d'assister, on le voit aller garnir les cabarets d'où il ne sort ordinairement qu'ivre...”

Der Präfekt beginnt sich dann jedoch ernsthaft Sorgen zu machen:

„Le goût de la pâtisserie et de la bonne chère en général domine à Luxembourg à un degré singulier, auquel nous rapportons de même la détermination malade de la plus part de ses habitants, sans parler de la manie des poêles trop chauds, qui joints aux liqueurs inidrantes, sont deux causes occasionnelles ordinaires des affections de poitrine, plus communs en ce pays qu'ailleurs.”



Ah! ça ira, ça ira,
Les aristocrates à la lanterne!

Ah! ça ira, ça ira,
Les aristocrates on les pendra!

Un des plus célèbres chants de la Révolution Française



Freiheit.

Gleichheit.

A u s r u f.

Luxemburg am 24ten Messidor 4ten Jahrs der fränkischen ein-
und unzertheilbaren Republik.

Die Central-Verwaltung des Departements der Waldungen.

An die Bürger von diesem Departemente, und an die
Municipal-Kantons-Verwaltungen,

Bürger,

Damals als der Schutzgeist der Freiheit, indem er
über Frankreichs Boden schwebete, beinahe alle Franz-
osen mit dem Wunsch zu einer von den Mißbräuchen der
alten Regierung freien Verfassung angezündet hatte, da
sah' man die großen Begriffe, die weit aussehenden Ent-
z

Aber er weiß auch Rat:

*„La vie des Luxembourgeois est en
général assez longue, mais le serait davantage
avec plus de réserve et ménagement à l'égard
des viandes et poissons salés, des liqueurs
spiritueuses... et enfin de la chaleur excessive
des poêles.“*

In der Tat scheint es den Luxemburgern
überaus schwergefallen zu sein, ihren behä-
bigen Lebensrhythmus, den sie sich während
der langen und eher gemüthlichen Zeit der
österreichischen Herrschaft angewohnt
hatten, an die doch einigermaßen anstren-
genden Ideale der Revolution anzupassen.
Zahlreiche Überlieferungen vor allem aus der
Zeit des *Directoire* haben, von heute aus
betrachtet, oft anekdotischen Charakter.

Allein schon die Tatsache, daß die
Festungsstadt viel zu wenig Kasernen hatte,
um die französischen Soldaten unterzubrin-
gen, so daß diese per Dekret in Privathäusern
logieren mußten, führte zu zahlreichen
Verwicklungen mit der Zivilbevölkerung. So
beklagt sich etwa die Witwe Suzanne Weber,
die auf Nummer 387 in der Rue du Génistre
wohnt, 1795 bei der neuen Stadtverwaltung,

*„qu'on lui a assigné quatre vivandiers, qui
vendent continuellement à boire aux soldats,
ce qui fait beaucoup de tracas dans sa maison,
et beaucoup de dégâts surtout que ce quartier
est sur le troisième étage, d'où on ne descend
pas chaque fois pour laisser l'eau, surtout
quand les boissons dominent.“*

Kein Wunder, daß die Luxemburger auch
die Terminologie der neuen Machthaber
verballhornten. So z.B. die Monate des neuen
Kalenders, wo bezeichnenderweise aus
messidorein *Fressidor* wurde und aus *fructidor*
ein *Schluppidor*.

Und die rote Marianne, die *déesse de la
raison* der Republik, hatten sie gar zum *Knät-
zelkätt* degradiert, dies angeblich, weil einmal
eine stadtbekannte Dirne im Rahmen einer
republikanischen Veranstaltung das Kostüm
dieser „Göttin der Vernunft“ getragen hatte.

Nicht einmal dem Allerhöchsten zollten
unsere Landsleute Respekt: Denn der große
Robespierre, das war einfach *de Ruckels Pier...*

René Clesse

Quellen:

- Simone Beck: *La ville de Luxembourg sous le
directoire (1795-99), mémoire, 1977;*
- Jul Christophory: *Luxembourgeois, qui êtes-
vous?* Editions Guy Binsfeld;
- Privatchiv Alain Atten.

Ecrire Frallemand à Luxe-en-bourg



Vor dem ersten Weltkrieg konnte die Fischmarkter Herberge, so zeigen es die Photographien des Batty Fischer, ganz im linguistischen Zeitgeist Herberge „zum rothen Turm“ heißen. Wer, der als Maler auf sich hielt, siehe Kutter, Rabinger, Noerdinger, hätte nicht in München studiert? Wo anders wäre die bedeutendste Romanfigur Batty Webers, der abgesprungene Kleriker Fenn Kass, gelandet als in der bayerischen Metropole, um Ingenieur zu werden? Konnte einer, der wirklich schreiben konnte, ich meine unseren Georges Simenon Norbert Jacques, auf andere Gedanken kommen, als nach Deutschland zu gehen zwecks literarischer Karriere? Nach Paris gingen die Dienstmädchen, die Künstler gingen damals nach Deutschland.

Und dann die sinnlos-pathetische Kanonade von Verdun. In Neutralien, also bei uns, hörte man nicht nur nachts in den Träumen das Blut laufen, das die nationalistischen Raufbolde in ihrem grenzenlosen Haß und blinden Selbsthaß laufen ließen. Von nun an ging's mit unserem Deutschtum, so nannte man das, worüber hüben und drüben der Mosel unzählige Aufsätze und Aufsätzchen geschrieben worden sind, in Etappen gründlich bergab. Deutsche Zollunion, deutsche Eisenbahn, deutsches Stahlmanagement, deutsche Marie Adelaïde, deutschsprachiges Schild an der Herberge „zum rothen Turm“, kurzum die germanophile *Belle Epoque de Luxembourg*: alles ade. Was blieb, da war die französische Laizität vor, war der luxemburgische Katholizismus mit seinen frommen deutschen Sprüchen.

In den Zwischenkriegsjahren versuchten die Luxemburger Neutralier sich als völkerverbindende Brückenbauer. Das Luxemburger Erz mußte verkauft werden, da war es klug mitzuhelfen, die Erzfeinde vor der Tür zu beschwichtigen. Einseitigkeit war unklug, Janusköpfigkeit angesagt. Die Mischkultur wurde zum großen selbstloberischen Schlagwort. Die Mischkultur war, was heute die multikulturelle Gesellschaft ist: unerläßlicher Bestandteil, geistiges Versatzstückchen nicht nur der politischen Sonntagsrede, sondern ebenso der werktäglichen Schreibtischarbeit. Wie heißt es so schön entlarvend bei unserem Simenon: „Ein Trompetensignal... und der Geburtstag der Fürstin brach an mit der Rede, die der Bürgermeister der Stadt mit einem schmetternden Versammeln sämtlicher Gemeinplätze der benachbarten oratorischen Literaturen vom hohen Gestell herab über die Menge sprach.“ Geglaubt an die Mischkultur hat man damals genau so wenig wie wir an die multikulturelle Gesellschaft glauben. „L'intellectuel luxembourgeois qui ne se contente pas de jouir“, schreibt der Feuilletonist Léon Thyès 1933, „mais qui, se sentant quelque chose dans le ventre, entend créer, et dépasser, en créant, un mièvre dilettantisme, doit choisir. Il doit être exclusif, unilatéral. Il doit mettre des oeillères, opter carrément pour une langue et une civilisation, et imposer un rigoureux sens unique à sa curiosité, à sa sensibilité et à ses affections.“

Da hatten wir's also mit unserer überhochgelobten Mischkultur, von der der Dichter Nik Hein vermutete, daß es sich in Wirklichkeit um eine Zwitterkultur handelt. „Es mag sein, daß ihr vielleicht der ideale Schwung abgeht, der die schöpferischen Kräfte emporträgt und beflügelt, daß ein Verwachsensein auf Leben und Tod mit einer einzigen großen Kultur die Schaffenskraft vor lähmender Zwiespältigkeit bewahren würde.“

Wie schön, nicht wahr, schön grausig, solch ein kulturelles Verwachsensein auf Leben





*Franzous och beim Champagner,
Beim Rhäinwäin si mer Preiss.*

Méchel Rodange

und Tod. Nachdem die deutschen Braunen, denen der ideale Schwung leider nicht abging, den Luxemburger Schwunglosen es noch einmal vorgemacht hatten, flüchtete Neutra-lien sich militärisch unter die Fittiche der Nato und offiziell-linguistisch definitiv in die Einbahnstraße der Frankophonie. Die Zeiten, wo es am Rhein noch Preise für Autoren des Auslandsdeutschums gab, siehe Görrespreis für Nikolaus Welter anno 1937, waren vorbei. Die Luxemburger deutschsprachige Literatur versumpfte in virtuoser Epigonalität oder unvirtuoser Senilität, bis in den Sechzigern und Siebzigern junge Schreiber sich bemühten, modernere Töne für ihre Publikumsbeschimpfung zu finden. Das Deutsche Fernsehen hatte inzwischen die friedliche Eroberung unserer mischmaschkulturellen Wohnstuben abgeschlossen, und die deutschen Banken begannen mit der gleichen Selbstverständlichkeit in die alte Festungsstadt einzurücken, wie die deutschen Soldaten sie nicht halten können.

Wo stehen wir? Wir multikulturellen Gesellschaftler. Hémechtssentimentaliker und Mustereuropäer der ersten Stunde. Wir offiziellen Frankophone und weniger offiziell treudeutschen Vereinsmeier. Haben wir Rodanges Verse in renertscher Spitzföchsigkeit längst umgedeutelt: *Europäesch nach zu Maastrecht, beim Pättchen si mer Patriout?* Luxemburgophilie – die zeitgeistige Art der Selbstüberschätzung? Oder der Selbstunterschätzung? Wo bleibt unser heutiger Norbert Jacques, der aus seinem Luxemburg hinausbricht, um bei Suhrkamp, Fischer, Ullstein unterzukommen? „Nein, Luxemburgs deutschschreibende Autoren suchen förmlich die Abgrenzung“, weiß Georges Hausemer, als 1984 die Berliner „Biennale Kleine Sprachen“ sich offenerzig-großartig der Literatur aus Luxemburg annimmt. Abgrenzung in einem bald grenzenlosen Europa? Ein kleiner Raum agiert nicht, er reagiert. Die neue Eingrenzung, oder Ausgrenzung, wie man's



nimmt, geschieht also über die Sprache: die Herberge „zum rothen Turm“, die dann einmal *Auberge de la tourelle rouge* geheißen hat, sie heißt jetzt *Schlofnascht am rouden Tiirmchen*. Heimat nicht nur zeigen, sondern suchen. Den Landeskindern das Vaterländische erst einmal in der Muttersprache. Linguistischer Klöppelkriech? Der frankodeutsche Firnis nichts als kosmopolitische Mache? Es lebe der Kern: das neue Dörfelertum des Satellitenzeitalters?

Modische Mischkulturler gibt es, wenn man unseren Kunstkritikern Glauben schenkt, die Zahl unter den aktuellen Luxemburger Malern. Die verbinden, so ist zu lesen, den französischen Lyrismus mit der deutschen Expressivität. Könnte damit gemeint sein: gallische Gegenwartsleere und deutscher Zukunftsschwung? Noch laue flaue *Ecole de Paris* und schon neugermanische Aggressivität?

Na, denn mal los, machen auch wir Schreiberlinge unser Bestes draus aus dieser unserer unendlichen kulturellen Zerreißprobe, die wir immer wieder neu uns selbst aufzwingen. Ob wir nicht nur die inhaltlichen Einflüsse, sondern auch unsere sprachlichen Mittel ganz einfach munter durcheinandermixen sollen im besten schlimmsten Stil eines Europa-Nabel-Babel? Neues Esperanto! Neuer Dada! Ecrivons tout simplement frallemand. Wann s d'eppes kanns, et pourquoi pas, nicht wahr.

Mars Klein

Mam Velo an d'Schwäiz



En hat sech net geiirt. laanscht de lac léman gung et wéi op ruletten. de séi luch do wéi e frëndleche spigel tèschent den ofhäng vun de bierger, agerummt hei vu grénge wisen mat äppelbäm drop an do vun dierfer, déi sech no hannen un d'flanken vun de bierger gekuschelt an no vir eenzeler vun hiren haisercher, wéi virwëtzig scouten, bis un de strand vum waasser virgeschéckt hun. 't war waarm, awer gläichzäiteg as e frëschen awer net ze kille wand gaangen, deen denen zwéi coureuren, wann en s'op de réck getraff, flillécken ugehaangen huet.

- ech hun d'gefill, mir fléien.
- mir fléie jo och.
- esou ging ech nach zéng stonne laang fueren, sot de gätsch.
- zéng stonne si laang, sot de gatt, pass op, was de sees.
- 't war eng gutt iddi, dat stéck mam zuch ze fueren.
- ech hun nëmme gutt iddien.
- mings de mä papp ging mech vernennen, wa mer heemkommen?
- dat huet nach zäit. fir d'éischt musse mer emol ukommen.

Alles fliegt und sinkt vor den Seitenblicken nach rückwärts, alles tanzt, kreist und schwindet. Vieles ist schon in herbstliche Schleier gehüllt, und ein bißchen vergoldet ist alles von einem bißchen Sonne, die aus Wolken heraus scheint. Solches Gold, wie das

schimmert, und wie man's doch nur im Dreck auflesen kann. Höhen, Felswände, Täler, Kirchen, Dörfer, Gaffer, Kinder, Bäume, Wind, Wolken, ei was? Ist's was Besonderes?
aus: *Kleist in Thun*, von Robert Walser. (aus engem notizbüchlehen).

duerch lausanne gung et vill besser wéi si gefaart haten. ëmmer laanscht de séi. du war och scho vevey ze gesinn. a vun do bis op montreux war et nëmme méi e kazespronk.

wat hat hien esou opgereegt, wéi se muejes zu fréiseng iwert d'grenz pedaléiert waren? em all kéier, déi se geschnéppelt hun, as eppes op se duerkomm, dat se nach ni gesinn haten. de chrëscht war jo ni vun doheem fort, ni iwert d'grenze vum land eraus komm, ausser op deër rees mam radiozuch op blankenberge virun e puer joer. näischt spektakuläres war et, wat him sou gelunge virkumm, mä haten d'haiser net eng aner form? waren se net vill méi gro, wéi déi doheem? eenzeler net vill méi schwaarz hannert de reeschleieren? waren d'dierfer net méi knaschteg? luch niewent den haiser net kéipweis gerëmpel duercherneen? hun net raschteg wellblechgiewele vu baufällege schäpp wäit an d'wissen eragereecht? a stung net matzen an enger wiss hei oder do eng raschteg bauremaschin déi gebrachen äerm vun hirem gestell aarmséileg an d'lut ze strecken? iwerall stung (dat fir si neit an ongewinn-tent) franséisch op de stroosseschëlter oder

iwert de geschäfte, op de giewelen hunge riseg plakater, (oder waren déi biller net souguer direkt op d'mauere germoolt?) publizitéite fir vim, soleil, moutarde de dijon, nougat de montélimar, citroën, la voiture de l'année; autoe mat franséische nummerschëlter, vill citroënen derbäi, sin iwert déi schmuuel stroosse geschlach. a wann emol e kreesch niewent der strooss gefall as oder zwou fraen iwert d'strooss ewech matenee geschwat hun, huet hie kee wuert verstanen. obschon hien am kolléisch siwe joer laang franséisch geléiert hat. wann hie sech virgestallt huet, datt hien an dësem moment fir richtig am richtige land vum louis quatorze, napoléon, jeanne d'arc war, am land vum victor hugo, la fontaine, voltaire, molière, baudelaire, oder rimbaud, am land vum braque, matisse, picasso, vum hector berlioz, georges bizet, oder maurice ravel, am land vun der *liberté, égalité, fraternité*, am wirkleche land mam simpateschen numm *la douce france*, am land mat deër fantastescher haaptstad mat deem nach méi fantasteschen äifeltuerm, déi him zanter senger éischter jugend schon als onerreechbaart reesziel am kapp erëmgedantz as, war hien esou opgereegt, dass e groussen zidderer him duerch äerm a bee gefuer as. alles war anescht, wéi doheem, ongewinnt, weinstens op deen éischte bléck, an dat huet hien duerchernebruet, op eng onbekannte manéier positiv

gestëppelt. hie war jo bis elo a sengem ganze liewen nëmme de piedchen getrëppelt, schéi roueg a brav de piedchen, ëmmer nëmme de piedchen, soss näischt wéi de piedchen.

– schlo iwert d'sträng, hat de monni ujen him méi wéi eng kéier geroden.

awer alles, wat dobäi erauskumm, waren e puer zolitt sëffechte mam bubi oder mam zahle jos oder mam breithoffs misch. oder och mam gatt.

– du bas vill ze fromm, hat den ujen gesot, an d'frommheet as e stéck vun der dommheet. géi eraus an d'welt. kuck der d'welt un. lëtzebuerg as näischt wéi e guckucksnascht. déi aner länner leën äis hir eër hei an d'nascht a loosse se vun äis ausbréien. fuer mat an d'schwäiz an zéi der d'nadine op d'long. dabo do, d'liewen as kuerz.

wat se méi wäit vun doheem fortgerode sin, wat dat wuert *doheem* lues a lues en anert gesiicht krut. virun enger scheier ware s'am-gaang an engem noutstall e päerd ze beschloen. dat war am fong net anescht, wéi zu izeg beim schmatt. an dach: tëschent de paweesteng, aus denen déi ganz plaz virum baurenhaus bestanen huet, as fangerhéich gras gewuess. geschwë ging eng wiss virum haus entstoen, wa se d'gras net mat engem knäipchen gingen erauswullen. wéi hien dat vun zäit zu zäit doheem, virun der scheier, huet misse machen. no e puer stonne pedaléieren as ganz gemellech, trotz dem kappwéi, en neit gefill aus senge wueden erop a säi kierper geklommen: en huet sech fräi gefillt. *total fräi*. net méi iwerwaacht an net méi kontrolléiert. net méi agequëtscht an net méi ugeneelt. a fir säin neit an onbännegt gefill ganz ze genéissen, huet hien nëmme brauche ronderëm sech ze kucken: do luche riseg bëscher donkelgréng an de wise gekuschelt, zesummeduckelt ënnert dem fisemreen. do si lücht awer däischter dännebëschelcher, käerzerit an net wéineg houfreg, an deemselwechten dënne reen, hiwelen erop an hiwelen erof getrëppelt, genä wéi doheem. hei, am reen mat deem schweier geluedene velo d'bierger eropzekäichen, war e ganz anert gefill, wéi an der schoul an der bänk ze huckelen an esou ze maachen, wéi wann ee ging nolauschteren. hei war hien an der wiir-lechkeet. an d'schoul war scho soss näischt méi, wéi en dram, dee schon um verblatze war. dat heescht, nuets sutz hien dax nach am premièresexamen, as hien dax nees duerch endlos korridore geiirt, souguer gelaf, an op de gäng war kee schüler, kee proff méi ze gesinn, all sutzen se schon an deem grouse sall iwert hir examensfroe gebéckt, scho minutte laang, an hien hat sech veriirt, war an engem falsche fligel vun dem grouse schoulgebai gelannt, hat, no der paus, an engem ament vu panik déi aner examenskandidate verpasst, war verluer elo, eleng an de gäng vun engem eidele schoulgebai, dat vill vill méi grouss war wéi de kolléisch, as hin- an hirlaf, huet säin ouer wider dire vu classesäll geluet

an näischt héieren, d'säll waren eidel, natiir-lech waren d'säll eidel, well si sutze jo all am grousege sall, an der aula, am premièresexamen, ze schweessen an ze schreiwen, an hien hat den anchluss verpasst, wéi ëmmer, ee moment net opgepasst, an den zuch vum liewen as fort, fir ëmmer fort, an den zuch vum liewe kënnt ni méi erëm, eng angscht am kapp, eng angscht an de knéien, eng total angscht fir heemzegoen, den examen net gepackt, well ech no der paus d'aula net méi erëmfond hun.

– papp, den exame verpasst, an dat falscht gebai geroden, an dee falsche stad-deel, an déi falsch stad, an dat falscht land.

– hues du se nach all? ech mengen du spënns?

dat land hei war nei, friem an nei, ongewinnt, eng grimmel wéi deem onbekannte kolléisch aus sengen dräm, an dach war dat land am fong net anescht, wéi d'land lëtzebuerg. just méi grouss. just méi spannend. just méi hiweleg. well dat hun hir wueden hine matgedeelt an och hir muskelen iwert de knéien.

– zu besançon klamme mer an den zuch, sot de gatt.

– wonnerbar, sot de gätsch. ech soe merci.

– d'jü, ech verlaangeren nom juliette.

– an ech nom nadine, hätt hien am léifste geäntfert, mä dat wir eng lige gewiescht, oder, wa vläicht keng ligen, dann awer eng iwerdrive bemierkung.

hat hie sech an d'nadine verléift? hien huet sech déi zäit vill ze séier an e meedche verléift. well e sech ëmmer verléiwe wollt. ëmmer an andauernd. vu muelas bis owes. nom doud vu senger mamm war e fiirchter-lecht lach a sengem härezen entstanen, kee lach, éischter eng wüst, barbaresch eidel a monoton, an déi eidelheet wollt hien an engem stéck fëllen. d'nadine war him simpatesch, souguer méi wéi simpatesch, awer sou verléift wéi de gatt war, war hien net. ni und nimmer. firwat? hie wosst et net. am fong war d'nadine him ze vill sérieux. an hien huet déi sérieux meedercher gefaart. hat ëmmer d'gefill, déi wiren drop aus, hie mam schlawittchen ze huelen a virun den altar ze schleefen. neen, sou wäit war hien nach net. hien huet no fräiheet gegladdert an net no engem neie prisong.

roger manderscheid

auszuch aus deem neie roman *hunnegsuckeler*, geschichten aus de fofzeiger joeren, deem am hierscht bei phi erschéngt.



MORD IN DER ZELTSTADT

Kriminaloberst Blasius Freckeisen lehnte sich vorsichtig zurück in seinem gebrechlichen und altersschwachen Bürosessel und steckte sich eine Partagas ins Gesicht. Sichtlich genoß er die Schlagzeilen und Berichte in der hiesigen Presse. „Mord im Regenbogenzelt – Der Industrielle Hilaire Prommenschenkel wurde das Opfer eines heimtückischen Anschlags während der Eröffnungsfeierlichkeit. Ein Ort der Begegnung von künstlerischer Ausdruckskraft hatte die Zeltstadt auf dem Heilig-Geist-Platz werden sollen, doch es wurde ein Platz des Grauens. Schon während der Eröffnung am Freitag, dem 5. Mai passierte das Unfaßbare. In Präsenz zahlreicher Persönlichkeiten aus Politik und Gesellschaft, und mitten in der Vorstellung des Darstellungskünstlers Peach alias „de Plakert“, brach Herr Prommenschenkel zusammen, tödlich getroffen von einem Revolverschuß. Der Herr Erzbischof, der sich unter den Ehrengästen befand, verabreichte dem Opfer die letzte Ölung. Der oder die Täter entkamen unerkannt. Die Veranstaltung wurde sofort abgebrochen. Herr Hilaire Prommenschenkel war ein sehr angesehener Geschäftsmann und Kunstmäzen. Sein Tod trifft die Veranstalter um so mehr, als er der wichtigste Sponsor des Kulturjahres war. Die Ermittlungen wurden sogleich aufgenommen, jedoch scheinen die zuständigen Instanzen, und vor allem unsere Sicherheitskräfte, völlig ratlos.“

Blasius lächelte. Diese Journalisten waren allesamt Idioten. Nicht daß er erobert war über die Kritik an der Kriminalpolizei. Das war ihm wurst, und es war sowieso nicht sein Bier. Er fand es äußerst belustigend, daß dieselbe Pressemeute, die noch am Abend des Anschlags am Tatort wie eine Elefantenherde herumgetrampelt war, alles fotografiert und angefaßt und ein heilloses Durcheinander angerichtet hatte, sich nun auf einmal über die Ratlosigkeit der Ermittler wunderte.

Natürlich war es auch die Schuld der Staatsanwaltschaft und der zuständigen Abteilung Verbrechensbekämpfung unter Kriminaloberst Eustache Nierenhausen. Wie immer an Freitagen war im Justizpalais kein Verantwortlicher mehr anzutreffen gewesen, und so waren die Kollegen von der Spurensicherung mit Verspätung zum Heilig-Geist-Plateau abkommandiert worden. Entgeistert stellten sie fest, daß einige profilförmliche Abgeordnete am Ort des Geschehens wichtiguerischer Statements und bescheuerte Erklärungen abgaben und sich wie Detektive aufführten.

Kriminaloberst Eustache Nierenhausen war außerstande gewesen, rechtzeitig einzuschreiten, so daß er in gewisser Weise mitschuldig an der Verwischung von Spuren war, die auf den Täter hätten hindeuten können.

Das stimmte Blasius Freckeisen schadenfroh. Blasius Freckeisen konnte Eustache Nierenhausen nicht leiden, und gewiß verhielt es sich umgekehrt nicht anders. Ein Kriminaloberst war des anderen Feind. Die Sache war nämlich die: Während Eustache Nierenhausen die Abteilung Verbrechensbekämpfung leitete, worum ihn Blasius heimlich beneidete, stand Kriminaloberst Freckeisen der Abteilung Wirtschaftskriminalität vor, eine frustrierende und nervenaufreibende Aufgabe, die ihn schier verzweifeln ließ, weil es eine Tätigkeit war, in der man sich in Bürokratie und Papierkrieg verlor. In den seltensten Fällen kam man auf einen grünen Zweig, und wenn man nach monatelangen Recherchen einmal etwas zustandegebracht hatte und der Justiz einen Stapel Akten mit wasserdichtem Beweismaterial übergab, dann war es meist zu spät. Zuerst führten die Anwälte einen jahrelangen Prozedurkrieg vor Gericht, und wenn es dann endlich zur Verhandlung kam, traten allerlei Sachverständige und Wirtschaftsprüfer auf und belehrten die Richter über Bilanzen, Buch- und Kontenführung. Bis die sich einen Durchblick verschaffen konnten, verstrich noch einmal kostbare Zeit, und so endeten diese Prozesse gewöhnlich wie das Hornberger Schießen. Die Ermittlungsarbeit des Blasius Freckeisen war stets für die Katz.

Das war auch der Grund, weshalb er die ihm anvertrauten Fälle in letzter Zeit nur mehr oberflächlich bearbeitete und schnell abhakte. Blasius interessierte sich in Wirklichkeit für die Fälle seines Rivalen von der Abteilung Verbrechensbekämpfung. Für Blasius war Eustache Nierenhausen ein Trottel. Einer, der gerne mit Ermittlungsergebnissen prahlte, jedoch kaum Ergebnisse aufzuweisen hatte. Was Nierenhausen dank Aktivismus, aufwendigen Polizeieinsätzen und Prahlerei zutage förderte, schaffte Blasius schneller und besser durch reines Kombinieren und Nachdenken von seinem kaputten Bürosessel aus. Heimlich kümmerte er sich also um die Fälle seines Kollegen, eine konspirative Tätigkeit, die ihm eigentlich strengstens verboten war, und der er deshalb mit wohligen Schauern nachging.

Da war also nun dieses Attentat während der Eröffnung der famosen Zeltstadt inmitten des schönsten aller Kulturjahre. Solche Fälle gefielen Blasius. Wenn etwas passierte, was Unruhe stiftete und Pläne und wohlgeordnete Abläufe durcheinanderbrachte, dann faszinierte ihn dies und weckte sein Interesse.

Blasius führte sich vor Augen, was er an knappen Informationen besaß. Da war erstmal der Auftritt des Straßenkünstlers Peach, ein noch vor kurzem hierlands völlig unbekannter Akrobat, der wegen einer harmlosen Nackt-Pose auf dem Titelbild des an alle Haushalte verteilten offiziellen Magazins der Kulturstadt Berühmtheit erlangt hatte. In einer wüsten Leserkampagne war Peach über Nacht landesweit bekannt geworden, und fortan gab man ihm den Namen „Plakert“, ein Schimpfwort, das irgend so einem wildgewordenen Kleinbürger eingefallen war und das sich sofort durchgesetzt hatte. Eine Illustrierte widmete dem Fotografen des Plakert sogar eine Titelgeschichte mit Interview, wobei auf eine Abbildung des Plakert-Fotos selbst, das ja der Stein des Anstoßes gewesen war, aus Angst vor zornigen Leserreaktionen verzichtet worden war. So war das eben in diesem Scheißland.

Niemand – außer Blasius natürlich – kam auf den Gedanken, sich Fragen über den Ursprung des Wortes zu stellen und im Wörterbuch nachzusehen. „Plakert“ hatte mit einem Nackedei nichts zu tun und war in Wirklichkeit die Beschreibung für einen „Schöner“ oder „Koufrecker“. Im übertragenen Sinne des Wortes konnte man „Plakert“ eventuell noch mit „Scharlatan“ gleichsetzen, aber mit „plakert“ hatte es nichts zu tun.

Die Reaktion der Veranstalter des Kulturjahres auf das gesunde Volksempfinden war eine ziemlich kindische gewesen. Schmollend und nach dem

Motto „Gerade jetzt“ engagierten sie den Plakert und integrierten ihn in das Eröffnungsprogramm, mit der Auflage freilich, daß er nicht nackt vor das prominente Publikum treten durfte. Kein Wunder, daß die eigentlich künstlerische Performance in dieser Atmosphäre von schulmeisterlicher Besserwisserie gekünstelt wirkte. Es hatte eben der Plakert sein müssen, weil man befand, daß ihm unrecht geschehen war. Der Pöbel sollte wissen, daß man sich zumindest im Kulturjahr nicht diktieren ließ, was Kunst zu sein hatte und was nicht.

Und also zog der Plakert seine Nummer ab und brachte es fertig, sich auf der Bühne umzuziehen, ohne sich auszuziehen, ein Gag, den die Gäste mit Mühe verkrafteten. Während der Plakert seine Gleichgewichtsübungen, tänzerischen Einlagen und Verrenkungen zum Besten gab und dafür nur zaghaften Höflichkeitsapplaus erntete – so als hätten die anwesenden Honoratioren Angst gehabt, das Volk mit seinem gesunden Vermögen schaue ihnen über die Schulter – fiel plötzlich ein Schuß, und der in der ersten Reihe sitzende Industrielle Hilaire Prommenschenkel plumpste wie ein Sack Kartoffeln zu Boden.

Der hochgelobte Hilaire Prommenschenkel. Er war nicht der kunstsinnige Mäzen und Förderer der Kultur gewesen, sondern ein kalter, berechnender und herzloser Zeitgenosse mit Geld wie Heu. Er hatte mit seinem Imperium aus Wurst- und Fleischwarenfabriken nicht nur einen Teil der Wirtschaft und Politik kontrolliert, sondern auch die gesamte Presse, was die Ergebnissadressen und respektvollen Nachrufe nur zu gut erklärte. Kurzum, Hilaire Prommenschenkel war einer dieser vollgefressenen Dreckskerle ohne das geringste Kunstverständnis gewesen. Ein schurkischer Kapitalist wie aus dem Bilderbuch, der das Markenzeichen des Kulturjahrs wie einen Qualitätsstempel für Fleisch auf die Verpackungen seiner Wurstfabrikate aufdrucken ließ und dafür einige Ausstellungen von Modekünstlern sponsorte, deren Werke seinen Schinken ebenbürtig waren. Das Opfer war ein Mann, den man so richtig hassen konnte, ohne gleich ein schlechtes Gewissen zu haben. Dennoch mußte ermittelt und recherchiert werden, und Blasius interessierte nicht das Opfer, sondern der Täter. Daß Prommenschenkel als reicher Mann wohl nicht wenige Feinde gehabt hatte, machte die Sache kompliziert. Und das reizte Blasius Freckeisen um so mehr.

Je länger und inständiger er sich aber in Gedanken mit der Angelegenheit befaßte, um so überzeugter war er, daß der Anschlag eigentlich dem Plakert gegolten hatte. Er konnte seinen Verdacht in keiner Weise begründen, doch beschloß er, einfach von der Hypothese auszugehen, daß Prommenschenkel das Opfer eines Versehens oder eines Irrtums geworden war.

Um mehr zu erfahren, kam Blasius nicht umhin, sich an den Ort des Geschehens zu begeben. Gleich am Abend nach dem Mord besuchte er ein Konzert in der Zeltstadt, wo an diesem Tag das RTL-Orchester unter Leitung von André Wengler spielte. In der Pause genehmigte sich Blasius ein Glas Bier zum Wucherpreis von 60 Franken im sogenannten Spiegelzelt und verwickelte das Personal in unfanfängliche Gespräche. Dabei erfuhr er, daß Großmetzger Prommenschenkel während der Eröffnungsvorstellung gar nicht auf dem ihm zugewiesenen Platz in der dritten Reihe gesessen hatte, sondern tatsächlich auf dem Platz, der dem Plakert als Ehrengast in der ersten Reihe, gleich neben dem Erzbischof, zugewiesen worden war. In der Tat war die Nummer, die der Plakert zum besten gegeben hatte, ja nur ein Teil des Abendprogramms gewesen, und für den Rest der Vorstellung hatten ihm die Veran-

stalter eben diesen Stuhl reserviert. Sie wollten damit zum offiziellen Auftakt des Zeltstadt-Programms in aller Öffentlichkeit zeigen, wie sehr sie den Plakert schätzten, und daß er fortan zu den „forces vives de la Nation“ gehörte.

Nun begab es sich jedoch, daß der Industrielle und Sponsor Hilaire Prommenschenkel sehr erzürnt darüber war, daß ihm kein Stuhl in der ersten Reihe zugewiesen worden war. Hemmungslos wie er nun einmal war, faxte er nicht lange und setzte sich einfach auf den Stuhl, der dem Plakert zugedacht war. Er konnte sich das erlauben. Er war schließlich Sponsor der Kulturstadt. Ihm konnte keiner dumm daherkommen.

Außer dem Mörder natürlich. Und so mußte es gewesen sein. Der Täter war womöglich schlecht informiert über den Programmablauf. Von seiner Position aus (der Schuß war aus etwa 8 Meter Entfernung seitwärts am Rande des Zeltes gekommen), merkte er nicht, daß seine Zielscheibe eigentlich auf der Bühne stand und Verrenkungen vollführte. Der Mörder mußte genau im Bilde gewesen sein, welcher Stuhl für den Plakert reserviert worden war. Und so schoß er in Richtung des Stuhles, in der Annahme, dort sitze das Opfer, dem die Kugel zugedacht war. Mit Fug und Recht konnte behauptet werden, daß der Industrielle Hilaire Prommenschenkel das Opfer seiner Geltungssucht geworden war.

Kriminaloberst Blasius Freckeisen war vergnügt, um nicht zu sagen, in ausgelassener Stimmung. Die 60 Franken für das schale Bier waren nicht umsonst gewesen, und sogleich genehmigte er sich noch eins. Dann fuhr er nach Hause, ging zu Bett und schlief trotz des Biers ohne Unterbrechung bis zum frühen Morgen.

Wer konnte als Täter oder Auftraggeber in Frage kommen, fragte sich Blasius, als er anderntags waghalsige Schaukelbewegungen in seinem allen Sicherheitsnormen spottenden Bürostuhl machte, den er trotz allem liebte und den er um nichts auf der Welt eingetauscht hätte. Klar, daß es jemand gewesen war, der die Sitzordnung kannte. Nur, damit konnte man nicht viel anfangen.

Den Hinweis lieferte ihm Kriminaloberst Nierenhausen, als er wieder mal in der Kaffeepause prahlte. Blasius hörte zufällig, wie Nierenhausen tönte: „Wir haben heute morgen so ein Paket bekommen. Mit Poststempel aus Clairefontaine. Darin lag eine leere Cola-Dose und eine alte Bürste. Und ein anonymes Bekennterschreiben für einen Mord, der gar nicht stattgefunden hat. Irgendein Spinner bekennt sich zum Mord am Plakert. Der Plakert sei eine Schande für unser Land.“

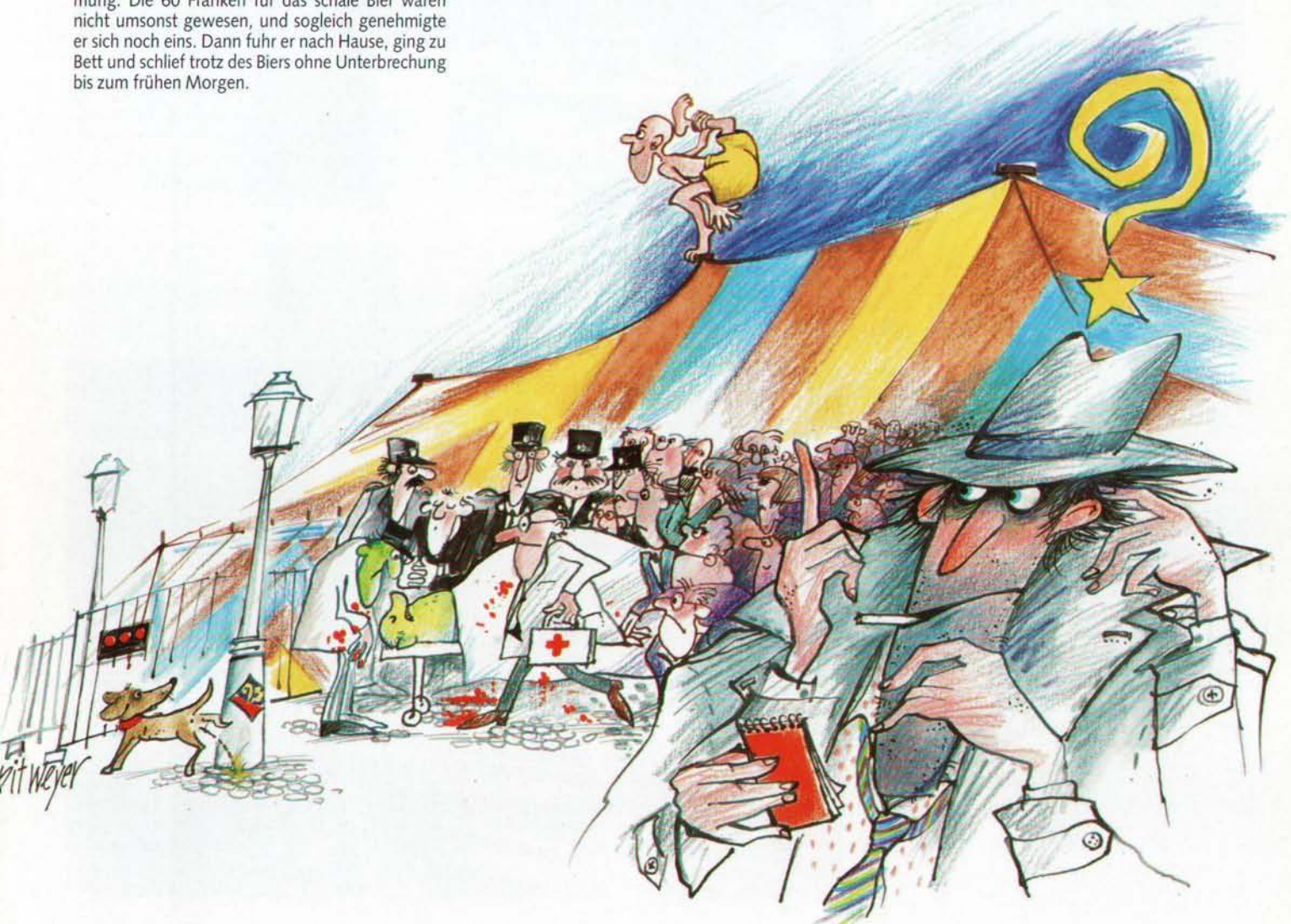
Nierenhausen schüttelte sich vor Lachen. Er konnte sich natürlich keinen Reim darauf machen. Schließlich wußte er nichts von der Sache mit den Sitzplätzen. Blasius hingegen wurde hellhörig. Er machte sich ein paar Notizen und verschwand wieder in seinem Büro. Vor einigen Monaten waren doch nahe Clairefontaine, aus der Gruft einer kleinen Kapelle, die Gebeine der Gräfin Ermesinde gestohlen worden. Im leeren Sarkophag fand man eine ausgetrunkene Cola-Dose und eine alte Bürste.

Die Spur führte also nach Clairefontaine. Über's Wochenende würde Blasius einen kleinen Ausflug dorthin machen und sich unauffällig umhören. Den Täter zu finden, das war jetzt ein Kinderspiel.

Blasius behielt alles für sich, legte seine Notizen in die unterste Schreibtischschublade und verschloß sie sorgfältig. Er würde niemandem sagen, was er herausbekommen hatte. Mochte der tölpelhafte Kriminaloberst Eustache Nierenhausen von der Abteilung Verbrechensbekämpfung ruhig weiter ermitteln. Der würde sowieso niemals etwas herausfinden, und der Mord würde ungesühnt bleiben, weil es die Kompetenzaufteilung bei der Kriminalpolizei so wollte. Blasius Freckeisen war eben zuständig für die Wirtschaftskriminalität und nicht für die allgemeine Verbrechensbekämpfung. Es war nicht der erste Fall aus dem Zuständigkeitsbereich seines Kollegen Nierenhausen gewesen, den er heimlich und in aller Stille aufgeklärt und dann unbemerkt zu den Akten gelegt hatte, damit niemand davon erfuhr.

Seufzend und listlos beugte sich Blasius über einen Aktenordner mit Angaben über undurchsichtige Bilanzen, Schachtelgesellschaften und Kapitalflucht.

Jacques Drescher





Bâloise-Gebäude am Boulevard Roosevelt wird abgerissen



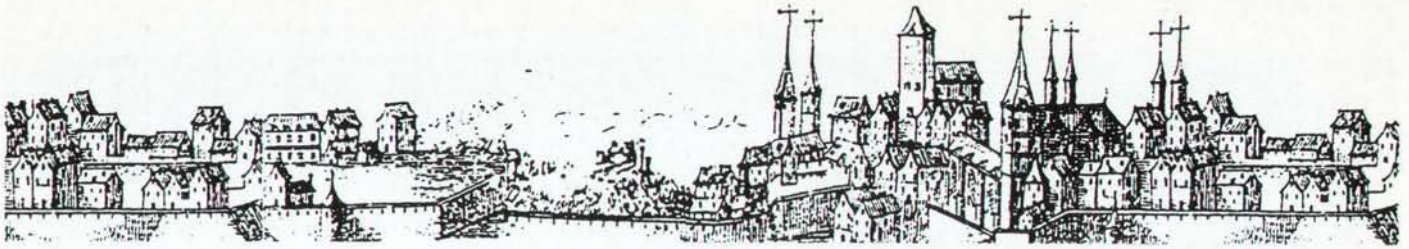
In wenigen Wochen wird die Skyline unserer alten Festungsstadt um ein langjähriges typisches Merkmal ärmer sein. Aber wohl kaum jemand wird dem 1959 fertiggestellten Hochhausklotz am Boulevard Roosevelt eine Träne nachweinen, der in den Augen der meisten Einwohner das Stadtbild verschandelte.

Nach jahrzehntelangem Gerangel, und nachdem die Versicherungsgesellschaft bereits am 1. Juli 1993 in ein neues Gebäude in der Handelszone auf der Cloche d'Or umgezogen war, rückten am vergangenen 6. März endlich die Planiermaschinen an. Mit Rücksicht auf die alten Festungsanlagen des Bastion Louis wird das Bâloise-Gebäude jedoch äußerst behutsam abgetragen. Allein der Abriß wird vier Monate dauern und 45 Millionen kosten. Nach den Plänen des Luxemburger Architekten Jean Herr wird dann ab September mit der Errichtung eines neuen multifunktionalen Verwaltungsgebäudes begonnen, das sich sowohl von der Konzeption wie auch vom Material her optimal in die Silhouette unserer Stadt eingliedern soll. Die Bauarbeiten werden etwa zweieinhalb Jahre dauern, und das ganze Projekt, die Abrißkosten inklusive, ist mit 300 Millionen veranschlagt.

Vor 50 Jahren kapitulierte Hitlerdeutschland

Nach Kriegsende: Totenwache der Kameraden im Cercle Municipal vor den Särgen von 23 rapatriierten Mithäftlingen aus dem KZ Hinzert, die wegen ihrer Mitarbeit in der Resistenz am 25. Februar 1945 von den Nazis erschossen worden waren.





Schnupperkurse für Jugendliche in diversen Sportarten

Einer Initiative der beiden städtischen Dienste für Jugend und Sport ist es zu verdanken, daß dieses Jahr während der Monate April bis Juni allen interessierten Jugendlichen zwischen 13 und 18 Jahren die Möglichkeit geboten wurde, an einigen weniger bekannten, dafür aber überaus interessanten Sportarten teilzunehmen.

Das geschulte Personal der verschiedenen Vereine führte die jungen Leute in die diversen Techniken ein. Segeln, Surfen, Curling (unser Bild), Alpinismus, Mountainbike-Fahren, Luftgewehrschießen, Squash, Billard, Bogenschießen, Minigolf und Pétanque stießen allesamt auf überaus reges Interesse.



Jean Geisbusch als neuer hauptstädtischer Gemeinderat vereidigt



Im Luxemburger Stadtrat ist eine Umbesetzung zu verzeichnen. Die grüne Rätin Renée Wagener hat nach ihrer Wahl in die Abgeordnetenkammer auf ihr kommunalpolitisches Mandat verzichtet. Ihr Nachfolger ist der 44-jährige Jean Geisbusch, der in der Sitzung vom 24. April 1995 vereidigt wurde.

Jean Geisbusch ist Lehrer im technischen Sekundarunterricht und Vater eines achtjährigen Sohnes. Der neue grüne Gemeinderat, der für Bürgernähe und demokratische Transparenz eintritt, sieht die Hauptakzente seiner politischen Arbeit vor allem im Verkehrs- und Transportwesen und im städtischen Wohnungsbau.

Zum Gedenken Albert Bousser †



Im hohen Alter von 89 Jahren verstarb am vergangenen 2. Mai der ehemalige Minister, Abgeordnete, Gemeinderat und Gewerkschafter Albert Bousser. Der am 8. Februar 1906 in Alzingen geborene Eisenbahner war von 1946 bis 1964 Mitglied der sozialistischen Fraktion des Parlaments und daneben überaus aktiv in der Eisenbahnergewerkschaft tätig, zuerst als deren Generalsekretär und danach als Präsident.

Von 1964 bis 1969 war Albert Bousser sozialistischer Minister für die Bereiche Transport, öffentliche Arbeiten und Postwesen. Als die LSAP sich 1969 spaltete, trat er der neugegründeten SdP bei, die er von 1974 bis 1979 wieder im Parlament vertrat.

Albert Bousser war auch kommunalpolitisch aktiv: Vom 17. Juli 1950 bis zum 22. März 1951 war er hauptstädtischer Gemeinderat, danach zog er nach Howald und war bis zu seinem Eintritt in die Regierung im Jahre 1964 Bürgermeister der Gemeinde Hesperingen. Zuletzt, von 1974 bis 1979, war er dann wieder Schöffe in Hesperingen, ehe er sich vor nunmehr 15 Jahren aus dem politischen Leben zurückzog.

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Rangwee

In Bonneweg gelegen, zwischen der Route de Thionville und der Rue Christophe Willibald Gluck in Gasperich, bildet dieser Weg in seinem oberen Teil die Grenze zur Gemeinde Hesperingen. Genaue Angaben zur Entstehung des Namens sind nicht bekannt. Etymologisch jedoch sind verschiedene Erklärungen möglich. Die eine könnte in dem Begriff *rankeg* liegen, in der Bedeutung von rankig, dünn, lang, biegsam. Der *Rangwee* schlängelt sich in der Tat in langem Bogen dem *Rangbach* nach bis zur Route de Thionville.

Eine andere Deutung findet man in den „Flurnamen und Flurgeschichten“ von P. Anen (1945). Nach ihnen bezieht sich die Bezeichnung *de Rank* auf eine abgerundete Fläche. Somit könnte es der Name sein für einen runden Weg, der der *Rangwee* vor dem ersten Weltkrieg war, als er zu einer Steingrube führte. Noch eine weitere Auslegung findet man bei P. Anen in der Aufzählung der Begriffe für Berghänge. Neben *Hang*, *Hank*, *Halde*, *Rain* nennt er auch *Rang* oder *Rank*, auf dem *Rang*; es wäre dann ein Weg am *Hang* entlang.

Sollte es nun unter den Lesern jemanden geben, der eine treffendere Deutung weiß, wären wir für eine Unterweisung dankbar.

Raphaël (Rue du Père)

Diese Straße liegt in Gasperich, zwischen der Rue Beethoven und der Rue Hogenberg.

Pater Raphaël war Mitglied des Kapuzinerordens und wurde wahrscheinlich um 1662 in Luxemburg geboren. Da die Kapuziner sich nach ihrem Geburtsort zu benennen pflegten, ist sein bürgerlicher Name nicht bekannt. Ebenso fehlen genaue Angaben über seine Herkunft und seinen Studiengang. Man nimmt an, daß er bei den Jesuiten studiert hat, bevor er 1685 in den Kapuzinerorden eintrat. Nach seiner Priesterweihe 1692 in Trier wirkte er zunächst in Luxemburg, verließ aber 1698 das Land

nach der Rückkehr des sehr unpopulären spanischen Regimes und verlegte seine seelsorgerische Tätigkeit in das benachbarte Lothringen und ins Elsaß. Sein Orden, dem seit 1717 die Missionierung der neu erworbenen Kolonie Louisiana oblag, berief ihn 1723 hierhin an den Golf von Mexiko. Neben seiner missionarischen Tätigkeit hat sich Pater Raphaël, oft unter schwierigsten Bedingungen und gegen mächtige Widerstände (Streitigkeiten zwischen Kolonisten, Auseinandersetzungen zwischen Kapuzinern und Jesuiten), unermüdlich für die niederen Bevölkerungsschichten eingesetzt und sie gegen unmenschliche Ausbeutung zu schützen versucht. Da ihm die Bildung der Jugend am Herzen lag, gründete er Schulen und war auch bemüht, durch Verbesserung der Kulturen und Techniken auf wirtschaftlichem Gebiet bessere materielle Lebensbedingungen zu schaffen. Als Generalvikar starb dieser Luxemburger Pionier in Louisiana am 15. Februar 1734 und wurde in der Kirche St. Louis beigesetzt, als deren Erbauer er galt.

Raspert (Rue)

Die Rue Raspert verbindet heute in Weimerskirch die Rue Munchen-Tesch mit der Route d'Echternach. Nach den Angaben des Ur-Katasterplanes (± 1820), muß sie einen Teil des sehr alten Weges darstellen, der von Luxemburg aus, im Tal der Alzette rechts dieses Flusses, nach Norden führte.

Der Name *Ras-pert* besteht aus dem Grundwort *pert* und dem Bestimmungswort *ras*.

Das Wort *pert* läßt sich toponymisch, wenn man auf keltische und lateinische Vergleichsausdrücke zurückgreift, als Übergang oder Durchgang deuten.

(Luxemburgisch z.B. auch *Paart*, *Puert*, usw.) Diese Erklärung stammt von Herrn Nicolas Folmer, dem Direktor der Katasterverwaltung, nach dessen Ansicht im Raume Weimerskirch drei seichte, leicht begehbare und befahrbare Stellen es ermöglichten, den Fluß zu überqueren. Zwischen einem solchen Übergang zur Seite des *Sichenhaff* und einem anderen zur Seite der Echternacher Straße, soll es eine mittlere Furt gegeben haben, halbwegs zwischen den heutigen Brücken von Weimerskirch und Dommeldingen, dort wo der alte Weg, der *Raspert*, auf über 100 Meter Länge direkt entlang der Alzette führte. Dies würde den Namensteil *pert* erklären.

Der andere Teil des Namens, das Bestimmungswort *ras*, findet sich in manchen europäischen Sprachfamilien wieder und ist ursprünglich gleichbedeutend mit Begriffen wie flach, glatt, eben. Dieser Teil wäre also verwandt mit Ausdrücken wie *ras*, *rassé* im Französischen (*faire table rassé*) oder *ratze kal* im Luxemburgischen.

Nach dieser Analyse scheint also der *Raspert* die mittlere Furt gewesen zu sein, die sehr flach war und aus der kein Stein, keine Unebenheit herausragte. Diese glatte ebene Furt hätte so der ganzen Straße ihren Namen gegeben. Allerdings hat man heute, wie Herr Folmer zu Recht unterstreicht, viel Mühe, sich eine Furt in dieser Lage vorzustellen, die die Bodenaufschüttungen der letzten 150 Jahre (Straßen, Eisenbahn, usw.) von Grund aus verändert haben.

Der Lokalhistoriker Jos. Sinner, ein guter Kenner der Ortsgegebenheiten, sieht eine andere mögliche Auslegung; dieser zufolge könnte das Wort *Raspert* = *Ras(en)-per(k)t* auf eine Wiese der Pfarrei hindeuten; es könnte sich aber auch um eine „eingepferchte“ Wiese gehandelt haben.



Trésors du Musée Pescatore

On a souvent tendance à croire que les tableaux faisant partie de la collection Pescatore ou de la collection Lippmann sont des œuvres de moindre qualité et ne peuvent susciter l'intérêt général ou international. Or tel n'est pas le cas. Du temps où les collections Pescatore et Lippmann installées dans la Villa Vauban étaient encore accessibles au public on voyait souvent des cars entiers d'étrangers débarquer devant les jardins de la Villa pour visiter le

Musée Pescatore et réclamer des visites guidées. Il arrive même qu'un musée de l'étranger s'adresse à notre Musée communal pour obtenir l'autorisation d'exposer tel ou tel tableau de ces collections. Tel est le cas pour un tableau de Jacques-Edmond Leman que le Musée des Beaux-Arts et de la Dentelle d'Alençon vient d'emprunter pour une exposition sur ce peintre prévue de juin à septembre 1995.



Jacques-Edmond Leman

né à l'Aigle le 15 septembre 1829 et décédé à Paris le 28 décembre 1899

Jacques-Edmond Leman est né dans l'Orne, à l'Aigle, le 15 septembre 1829. Déjà très jeune il se destine à la peinture et suit l'enseignement de l'Ecole des Beaux-Arts à Paris dès 1846. A partir de 1852 et jusqu'en 1881 il expose au Salon de Paris surtout des portraits et des scènes de genre dont il puise l'inspiration dans l'histoire et la littérature. Louis XIV, Mignard, Molière ou la Marquise de Rambouillet sont ses favoris qu'il met en scène dans des tableaux où décor, costume et cérémonie sont détaillés avec soin. C'est aussi le cas de „L'Adieu” conservé au Musée Pescatore et emprunté par le Musée d'Alençon.

Cette huile sur toile date de 1856 et fait partie de la collection Lippmann. Elle montre un jeune couple amoureux

sur un balcon en train de s'embrasser une dernière fois avant de se séparer alors qu'à l'horizon le jour s'annonce. Evidemment la scène n'est pas sans rappeler l'adieu de Roméo et de Juliette sur le balcon à l'aube du jour.

Jacques-Edmond Leman s'est aussi distingué en tant que illustrateur des œuvres de Molière, Corneille et Victor Hugo.

Malheureusement son talent n'a pas été retenu parmi les grands peintres académiques de l'époque et c'est cette infortune qui a incité le Musée d'Alençon à tenter de retracer la carrière artistique de Jacques-Edmond Leman mort à Paris le 28 décembre 1899.

Georgette Bisdorff

